



"Etre jeune à Ixelles"

Franssen, Abraham

Abstract

En réponse à une demande de la Concertation des services Jeunesse de la Commune d'Ixelles, cette enquête, basée sur des entretiens réalisés auprès de 30 jeunes de 12 à 26 ans analyse leur expérience scolaire, leur rapport au marché de l'emploi et leur appropriation de l'espace public. Les résultats de cette enquête ont été présentés lors des Etats Généraux de la Jeunesse d'Ixelles le 16 novembre 2016

Document type : *Rapport (Report)*

Référence bibliographique

Franssen, Abraham. *Etre jeune à Ixelles*. (2016) 50 pages

Etre jeune à Ixelles



Une enquête de la «Concertation ixelloise de la Jeunesse» 2016

Le patchwork des jeunesses ixelloises

Soumaya, Jordan, Lea, Loubna, Antonin, Julie, Fatouma, Prince, Anna, Boxeuse, Jordan, Yasmine, Elias, Isaam, Didi, Doudou, Prince, Maxou, Yaguine, Binta, Blabla, Alexandra, Claudie, Mohamed, Lya, Emmanuel, Kenzo, Idylle, Cacahouette,

Trente jeunes de 12 à 26 ans, qui ont en commun – mais est-ce vraiment un espace commun? – d’avoir Ixelles pour lieu de vie, qu’ils y habitent depuis toujours ou qu’ils y soient arrivés depuis peu. Ils sont aux études, au travail, entre les deux ou ni dans l’un, ni dans l’autre.

La «Concertation ixelloise de la jeunesse» est composée de services communaux et d’associations œuvrant pour la jeunesse à Ixelles. Dans le cadre du label «Commune Jeunes Admis», la Concertation a souhaité établir un diagnostic de la jeunesse à Ixelles, afin d’en tirer des orientations pour l’avenir.

A cette fin, la Concertation – encadrée par le prof. A. Franssen des FUSL, a été à la rencontre et à l’écoute de ces jeunes – en considérant qu’entre autonomie plus précoce et indépendance plus tardive, la «jeunesse» est désormais cette période de la vie qui s’allonge de la (pré)-adolescence à l’entrée, parfois tardive et réversible dans le «statut» d’adulte.

Pour la plupart, il s’agit de jeunes qui ont été ou sont en contact avec l’une ou l’autre des associations ou l’un ou l’autre des services destinés aux jeunes actifs dans la commune: maison de jeunes, service d’aide en milieu ouvert, service jeunesse de la commune, mission locale, école de devoir, service d’accueil pour mineurs étrangers non accompagnés....

Ce sont d’ailleurs les travailleurs de ces associations qui ont recueilli les témoignages de ces jeunes, avec pour objectif de diversifier les «profils», selon les âges, les origines, les expériences scolaires ou sur le marché du travail.

L’échantillon ou plutôt la «bande de jeunes» ainsi constituée ne prétend pas être représentative au sens statistique ou sociologique. D’ailleurs chacun est unique et plus que d’autres, ces jeunes réfutent les assignations à résidence et échappent aux catégories trop rigides. Au regard de la situation socio-professionnelle de leurs parents, la plupart d’entre eux pourraient être qualifiés de jeunes «de milieu populaire»; leurs parents sont taximan, ouvrier, infirmière, secrétaire, électricien, agents de sécurité, femme au foyer, sans emploi,... mais on y trouve aussi quelques fils ou filles d’indépendants et d’universitaires. Pour la moitié d’entre eux, il s’agit de jeunes «issus de l’immigration», que leurs parents se soient établi en Belgique ou qu’ils y soient eux-mêmes arrivés récemment, au terme provisoire d’un parcours migratoire parfois éprouvant.

Le temps d’un entretien, parfois fragmentaire, parfois bavard, ils ont fait part de leur expérience de l’école, du marché de l’emploi, de l’espace public, de leurs frustrations et de leurs rêves, de leurs interpellations et de leurs propositions.

Ont contribué à la réalisation de cette enquête

Les 30 jeunes qui ont accepté d’être longuement interviewés.

Les travailleurs des services et associations de la Concertation ixelloise de la Jeunesse qui ont participé au groupe de travail et réalisé les entretiens.

SOS Jeunes – Quartier Libre asbl
Synergie 14 asbl
Maison de Jeunes XL’J asbl
Bruxelles – J asbl
Mission Locale d’Ixelles asbl
Dynamo asbl
Emergence XL asbl
Mentor Escale asbl
Service jeunesse de la Commune
CLAS (Cellule Locale d’Accompagnement Scolaire) d’Ixelles Prévention

A l’initiative de la Concertation ixelloise de la Jeunesse.

Avec l’appui méthodologique de l’agence ALTER, Barbara Gonzalez et Chaima El Yahiaoui.

Accompagnement méthodologique et rédaction: Abraham Franssen, Centre d’Etudes Sociologiques de l’Université Saint-Louis (Bruxelles)



Bea DIALLO
Echevin de la Jeunesse d’Ixelles.

L'école entre épanouissement et ennui, performance et échec

Qu'ils soient dans un parcours scolaire en ligne droite, «sans problème», ou en «zig zag», qu'ils vivent l'école comme un espace de promotion et d'émancipation ou qu'ils subissent l'expérience de la relégation et de l'échec, tous les jeunes rencontrés témoignent de l'importance centrale de l'école. Cette importance est liée tout d'abord à la place qu'elle occupe dans leur vie quotidienne, occupant la majeure partie de leur temps, débordant largement le temps scolaire proprement dit, déterminant leur sociabilité, leurs réseaux d'amis, mais aussi à la conscience qu'ils partagent tous sans exception de l'importance de leur parcours scolaire pour «réussir leur vie». Hors de l'école, point de salut social.

Comment les jeunes se représentent-ils l'école?

L'école comme espace d'épanouissement

Pour quelques-uns des jeunes rencontrés, l'école est ou a été un espace d'épanouissement, rencontrant ce qui est, selon le décret qui définit les missions de l'école secondaire en Fédération Wallonie-Bruxelles, le premier objectif de l'école: «favoriser le plein épanouissement de la personne de chaque jeune».

Si elle n'est pas la seule à témoigner d'une expérience heureuse de l'école, c'est sans doute Léa, 25 ans, qui a aujourd'hui terminé des études universitaires, qui témoigne le plus nettement d'une scolarité favorable, caractérisée à la fois par un intérêt pour les enseignements, une maîtrise des codes permettant une grande autonomie, le sentiment d'être reconnue et d'être actrice de sa scolarité.

Cela a toujours bien roulé à l'école. J'ai été dans la même école, de la première maternelle à la rhéto. J'ai bien aimé, si je suis restée aussi longtemps c'est que ça m'a bien convenu.

Dans cette école à pédagogie active...

On a vraiment un choix dans les options qu'on prend. Ce n'est pas des options toutes tracées, on peut prendre les options un peu à la carte, on part de l'élève et on n'a pas de bouquins dans lesquels il y a toutes les matières. On a les cahiers, où il faut tout écrire, on fait beaucoup d'excursions, on fait beaucoup de recherches, on tutoie les profs jusqu'à la fin.

Moi, je n'ai pas eu beaucoup de devoirs en primaire et je n'ai pas eu d'examen avant la quatrième secondaire.

C'est en fonction de ses intérêts qu'elle s'est constitué un programme éclectique.

Je me rappelle avoir été très libre dans le choix. C'était par intérêt. Moi j'avais pris sciences sociales, j'ai eu un peu d'anglais, j'avais théâtre, moyennement de math et sciences. J'avais philosophie aussi.

Pour Léa, cette autonomie et la possibilité d'expérimenter selon ses goûts se construisent sur une forte assurance et une aisance sociale, caractérisées par l'évidence culturelle (au point qu'elle apparaît «naturelle») de la poursuite d'études supérieures et universitaires, au point que l'on peut même se permettre de voyager avant de poursuivre ses études.

C'est assez logique d'aller à l'unif en sortant de cette école secondaire. Les gens en rhéto, ils se posent la question, «est-ce que je vais voyager d'abord ou est-ce que je commence tout de suite mes études?». Ça coule de source. C'est assez naturel en tout cas.

L'école comme relégation et frustration

Pour Prince, 21 ans, l'école est également importante, autant que pour Léa; et c'est parce qu'il y attache de l'importance qu'il en ressent tant de frustration.

Son parcours scolaire est avant tout marqué par l'expérience de la relégation et de la frustration, d'orientations subies qui le conduisent à dire que «Les chemins que j'ai pris, moi, ce n'est même pas un choix!». Actuellement en 6^{ème} professionnelle, Prince en est à sa troisième école secondaire, dans une filière («en travaux de bureaux et donc administratif, auxiliaire d'accueil») qui ne l'intéresse pas et ne correspond pas à ce qu'il voudrait faire plus tard.

Et qu'est-ce qui t'a amené à aller dans cette option, administration?

Beaucoup de choses ! Déjà pour commencer, je n'aimais pas l'école précédente, avant d'arriver là-bas... et avant d'arriver là-bas, j'avais des projets en fait, au foot. Normalement, j'étais censé aller à l'école de foot à Mouscron mais c'était loin Et donc j'ai dû chercher une autre école ! J'ai cherché, j'ai cherché, puis j'ai trouvé cette école par hasard, puis je me suis dit «pourquoi pas?». Et je me suis inscrit.

Et l'option «administration»?

Ce n'est même pas un choix ! Maintenant, s'il y avait d'autres possibilités de rester en technique, je serais resté ! Mais bon, je n'ai pas eu les bons conseils, enfin je ne sais pas ! Il n'y a pas un suivi....enfin un suivi propre !

Prince explique bien le cercle vicieux de la relégation, des choix qui se referment jusqu'à n'avoir plus le choix, des rêves qui ne se concrétisent pas, de l'étiquetage négatif et de la démotivation.

Quand vous n'avez pas les capacités pour réussir et qu'on voit déjà que vous êtes au bord de l'échec, ce n'est pas évident ! On te dit «si tu réussis, tu vas en technique, si tu rates, tu vas en professionnelle». Puis quand tu rates, après t'es en professionnelle, tu perds l'habitude d'étudier, tu vois. Après cela devient une habitude puis après tu restes dans ce cadre- là.

Et dans ton école, comment est-ce que tu te sens?

Franchement, je me sens mal à l'aise. Ouais, franchement, c'est mon âge. En fait, j'ai l'impression que je traîne, je n'ai pas l'impression d'avancer dans la vie. Les études que je fais, cela n'a rien à voir avec ce que je veux faire plus tard !

Ce parcours par défaut, Prince l'attribue à la fois au fonctionnement du système scolaire, à l'absence d'interlocuteur qui aurait pu assurer «un suivi propre», mais également, avec le recul, à lui-même, à son manque de maturité lorsqu'il était adolescent et qu'il ne pensait qu'au foot. Dès lors, le sens de l'école se réduit à l'obligation d' «avoir un papier», un «diplôme à prendre». Un désenchantement s'exprime à partir du moment où l'école secondaire, une fois ouverte à tous, a développé en son sein des mécanismes d'orientation par l'échec plutôt que par la réussite, de réorientation des filières réputées fortes vers les filières réputées faibles, plutôt que d'orientation positive vécue comme une ascension scolaire et sociale. Une partie des jeunes intériorisent alors l'échec et la scolarité devient pour eux une expérience subjective négative.

Pour moi, l'école, on est obligé d'y aller parce qu'il y a un diplôme à prendre, c'est tout ! (Prince)

Je n'aime pas l'école. Le fait de se lever tôt. Le fait de travailler. Le fait de partir à 3 heures. Le fait de pas pouvoir parler, ne pas pouvoir rigoler. Ok, si aller à l'école ce serait y aller à 10 h et si on nous laissait au moins parler, avoir la parole. Peut-être que j'aimerais un peu plus. (Yasmine, 13 ans)

C'est navrant mais rien ne me plait dans cette école, à part des gens, bien sûr des élèves avec qui j'ai des affinités, mais à part ça il n'y a rien qui me plait dans cette école, elle me répugne du début à la fin. C'est navrant mais voilà. (Idylle, 19 ans)

Pour la plupart des jeunes, l'école primaire a été vécue comme un espace relativement protégé, qui n'est pas associé au stress et à la compétition. Par contre, c'est au moment de la transition dans l'enseignement secondaire que la fonction de sélection du système scolaire s'est révélée parfois cruellement, avec ses classements, ses exigences, ses restrictions dans les choix possibles, confrontant les élèves «en échec» aux dilemmes et incertitudes, et parfois à la solitude de leur orientation et réorientation.

Cela s'est bien passé jusqu'en sixième primaire. Ensuite, il fallait avoir une certaine moyenne pour passer en secondaire. Et donc cela avait bien été, je suis passée en secondaire. Les trois premières années, cela s'est passé très bien, j'étais première de classe. Ensuite en quatrième, j'ai eu un échec, un échec en math, qui a fait qu'on avait décidé que j'ai raté mon année, parce que c'était un cours important etc. Et moi je n'étais pas forcément d'accord parce que je n'avais pas envie de recommencer mon année pour ça... mais voilà, je sentais qu'il y avait une pression de l'école, du coup on m'a fait rater et j'ai demandé à changer d'école.

(Soumaya, 22 ans)

Mon directeur rabaisse les élèves. C'est le gars quand je me suis inscrite qui m'a dit «écoute, enfin écoutez mademoiselle, nous sommes une école très exigeante avec un niveau très élevé; si en décembre vous n'avez pas 60% de moyenne dans tous les cours nous devons vous dire au revoir». Ma mère elle était là et a dit: «Elle a eu 35% en math d'accord, mais ce n'est pas une sous merde ma fille». (Idylle, 19 ans)

Pour certains, c'est le passage de l'enseignement secondaire aux études supérieures qui a constitué le temps de l'épreuve, tant du point de vue des modalités pédagogiques que des exigences compétitives.

Je me rends compte en fait que les profs sont là pour trier, pour éliminer les maillons faibles; et c'est très sélectif et en même temps, c'est comme ça. C'est vrai que dans un auditoire quand on est 200, le prof ne va pas commencer à regarder les têtes pour voir si on a compris ou non. Certains vont étudier juste par coeur. Moi franchement si je devais étudier par coeur, je laisse tomber, j'ai déjà eu ça et c'est horrible. Je préfère comprendre d'abord et après appliquer. (Teddy Bear, 24 ans, aux études supérieures).

Il faut vraiment être capable d'écraser les gens pour passer toi. Parce que c'est un filtre qui se serre de plus en plus: «t'es pas fort, laisses tomber, rentres chez toi». Mais je trouve que c'est une bonne école. (Teddy Bear)

En fait l'unif m'a démotivée complètement, je me suis dit, plus jamais j'y arriverai. Si je n'arrive pas là, j'aurai du mal après et je savais plus quoi faire. Dès que je voyais une matière similaire à ce que j'avais vu durant ma première année, que ce soit à l'université ou en Haute Ecole, j'avais un blocage. (Jamila, 21 ans)

Les tensions de l'expérience scolaire

Entre la scolarité heureuse de Léa et la conscience malheureuse de Prince d'une scolarité échouée, la plupart des jeunes témoignent d'une expérience scolaire qui mélange, à doses variables, le rose et le noir.

Pour rendre compte de l'expérience scolaire des élèves, le sociologue François Dubet analyse l'école à partir de ses trois fonctions:

1) L'école a d'abord **une fonction éducative**. Elle vise à transmettre des savoirs et des compétences, à former les enfants et les jeunes pour leur permettre d'être des citoyens, de s'épanouir en tant que personne dans la société. **L'école donne du sens.**

2) L'école a aussi, dans son fonctionnement actuel, **une fonction de classement, de hiérarchisation, de sélection**. Le système scolaire classe et oriente les élèves du premier au dernier, au sein de chaque classe, d'une école à l'autre, d'une filière à l'autre (général, technique, professionnel, entre l'enseignement ordinaire et l'enseignement spécialisé). Et ce classement va déterminer les places que chacun va pouvoir occuper sur le marché de l'emploi. **L'école classe, oriente, hiérarchise.**

3) L'école remplit également **une fonction de socialisation**. En rassemblant des élèves qui partagent au quotidien un même espace, en établissant des relations entre jeunes et adultes, l'école est un espace de vie en commun. **L'école est un lieu de vie sociale pour l'élève.**

De ce point de vue, une «bonne école» est celle qui permet à la fois de former un jeune épanoui (parce qu'il trouve du sens à ce qu'il apprend et à ce qu'il fait), performant (parce qu'il réussit, qu'il est bien préparé pour la suite de son parcours d'études et sur le marché de l'emploi, qu'il peut faire des choix positifs) et intégré (parce qu'il y rencontre des amis, qu'il s'y sent bien et qu'il a des relations positives avec les adultes).

A l'école, comment est-ce que tu te sens?

Je suis **heureuse**. (Fatouma, 15 ans)

Et qu'est ce qui te plaît particulièrement dans ton école?

Les profs, les études et les amies.

Si, comme pour Léa ou Fatouma, certains jeunes, dans certaines écoles, ont le sentiment de vivre ce «triangle vertueux», ce dont témoignent les jeunes interrogés, c'est que la plupart du temps, ces trois fonctions de l'école sont en tension.

Le système scolaire est largement perçu comme un marché compétitif et hiérarchique, avec une forte pression pour «réussir» ses études sous peine d'être «en échec» et de ne plus avoir le choix de ses orientations.

Même les jeunes en début d'études secondaire ont une forte conscience de la hiérarchie des filières scolaires et des établissements. «Une bonne école», c'est celle qui a une «bonne réputation», liée à des exigences scolaires élevées et à un recrutement social privilégié.

Ce qu'on nous a dit, ce que je me rappelle, on nous disait souvent que quand on prend la branche sciences/math, en général, on a beaucoup plus de facilités, on a beaucoup plus de portes ouvertes à différentes études,... C'est la meilleure branche pour faire ce qu'on veut dans le supérieur après. (Jamila, 21 ans)

Mon bahut est fort sélectif et dès qu'il y a quelqu'un qui fait un peu trop le dingue, ils le jettent vite fait; il ne passe pas la 2^{ème}. La 2^{ème}, il l'a passé pas, il la passe ailleurs pour ça je suis assez déçue; c'est une image que l'école ne m'avait jamais montrée et que j'ai vue à travers d'autres personnes qui soit ont voulu s'inscrire ou soit ont été virées pour des problèmes de comportement mais au-delà de ça ce ne sont pas vraiment des problèmes de comportement c'est le genre: «- 1» en bavardage, «- 1» chique en classe, «- 1» prend la feuille de son voisin. Des petites conneries du genre qui ne font pas de lui un caïd mais les points de comportement partent et puis finalement le petit se retrouve sur la paille; il a un contrat de comportement et au bout de la 2^{ème}, il a 2 contrats et il est fini. (Cacahouète, 19 ans)

C'est une très bonne école, une des meilleures écoles de Bruxelles. Je suis contente. (Fatouma, 15 ans)

C'est des écoles compliquées et elles sont biens. (Jordan, 12 ans)

En fait il y a le GT et le TT. Le GT, le général de transition, il y a latin grec, latin grec littéraire, latin grec sciences, latin grec sciences math. Il y a les sciences éco. Et puis il y a les TT, les TT sociales, et il y a les TT économiques. ...alors la prof de psycho, qui est une femme qui adore analyser les comportements des gens dans notre école, alors elle nous fait «cette école me trouble de plus en plus». C'est trop marrant ! Et qu'elle n'arrête pas de dire qu'elle se désole de voir comment les profs parlent des TT, des 4 TT, des 5 TT, des 6 TT, dans la salle des profs. (Idylle, 19 ans)

Si certains parviennent à concilier une logique stratégique et une logique pédagogique, plusieurs jeunes expriment le «malaise» qu'ils ont ressenti lorsqu'ils étaient dans une «bonne école».

Ce malaise peut être lié à l'expérience d'une pression constante pour les résultats, qui ne laisse aucun espace pour la vie extra-scolaire:

En secondaire, **j'avais pas mal de difficultés au niveau scolaire**, j'avais du mal à rester concentré, j'avais quelques problèmes au niveau familial et c'est ce qui m'a poussé à ne plus me diriger vers le social **parce que je trouve qu'on dévalorise beaucoup trop les jeunes**. Un des aspects pourquoi je me suis dirigé vers là. (Jérôme, 21 ans)

En gros, on va à l'école pour plus tard, pour pouvoir avoir un métier. On n'y va pas pour s'amuser ! Déjà que ça m'ennuie d'y aller. **Je veux apprendre des trucs qui sont intéressants pour moi.** (Yasmine, 13 ans)

Soumaya qui avait pourtant vécu avec frustration son échec en 4^{ème} secondaire générale dit aujourd'hui sa satisfaction d'être dans un enseignement technique.

Le fait de passer du «général» au «technique» parce qu'en fait souvent, on a une mauvaise image de l'enseignement technique alors que...bon cela dépend pour qui mais pour ceux qui savent ce qu'ils veulent faire, je trouve que c'est une bonne chose parce que cela nous permet d'avoir des stages, ça nous permet d'être dans une situation où on teste en fait ce qu'on apprend, et de savoir finalement si on est bien là-dedans ou pas. Du coup mes parents aussi, ils ont changé d'avis là-dessus, ma mère qui ne voulait pas qu'on aille en «technique» elle a changé d'avis aussi. (Soumaya, 22 ans)

Soumaya comme Boxeuse expriment ainsi qu'il peut y avoir des tensions, voire des contradictions, entre le fait d'être «dans une bonne école», le fait de trouver un intérêt à ses études et le fait de s'y sentir bien.

Est-ce que tu dirais que ton école c'est une bonne école?

Oui.

Est-ce que tu la conseillerais alors à des copains, des amis?

Non, parce que je n'aime pas vraiment cette école. Le niveau ce n'est pas fort important; c'est plutôt ce qu'on aimerait faire et ça dépend de chacun. En fait, je leur conseillerais cette école s'ils veulent prendre sciences ou latin ou grec. (Boxeuse, 16 ans)

Qu'est-ce qui te plaît dans cette école?

Il y a mes amis. Le fait qu'il y a des années que j'y suis. Il y a quand même des profs qui sont gentils, pas tous mais il y en a quand même. Le fait qu'on dise que c'est une très bonne école. (Yasmine, 13 ans)

L'école, c'est aussi une «communauté juvénile» où l'élève vise l'intégration dans un groupe d'égaux qui valorise l'amitié et la solidarité entre élèves. Pour beaucoup, ce qui supporte l'expérience scolaire et la rend positive, ce sont d'abord les relations d'amitié qui s'y nouent.

Cela se passe bien, on s'entend très bien, on rigole ensemble, en classe surtout. On fait tout ensemble: quand quelqu'un fait une bêtise, on le suit, pour ne pas qu'il se sente seul. Et voilà, c'est très chouette. (Fatouma, 15 ans)

Plusieurs jeunes valorisent fortement cette sociabilité scolaire, affirmant que leurs amis sont de toutes origines, et que ce n'est d'ailleurs pas un critère qui rentre en ligne de compte pour déterminer les amitiés. Se voulant un lieu de brassage et de mixité sociale et culturelle, l'école produit et reproduit toutefois des logiques de

regroupement par affinités, mais aussi de clivages et de ségrégation sociale et ethnique. Consciente d'avoir été dans une école privilégiée, Léa constate et regrette que cette ouverture intellectuelle et pédagogique a pour contrepartie le maintien d'un fort «entre soi» social et culturel.

On t'apprend à être ouvert, donc dans ta tête tu l'es, mais en pratique, t'as pas de potes black par exemple. (Léa, 25 ans)

De la même manière, Jamila constate et explique comment les amitiés s'établissent sur base des affinités culturelles.

Il y a de tout. Il y a un truc que j'ai remarqué en secondaire, c'est que nos amis étaient surtout issus de notre milieu culturel à nous. Moi qui suis marocaine, j'avais beaucoup plus tendance à aller vers des gens issus de ma culture. C'est sûrement parce qu'on a le même tempérament, la même façon de parler. C'est vrai qu'on était souvent en groupe... On nous appelait la bande d'arabes... Il y avait une bande qui était plus africaine, qui traînait qu'entre eux... Après les belges aussi, sont entre eux.

J'ai comme dans l'idée, en fait, que ces gens-là vont pas me comprendre nécessairement, si je leur expose mes problèmes familiaux ou nos fêtes rituelles. (Jamila, 21 ans)

Quant à Boxeuse (16 ans), elle exprime le sentiment de se trouver en décalage social et culturel avec les autres élèves d'un milieu plus aisé.

Y a-t-il des choses qui ne te plaisent pas à l'école?

Les élèves sont un peu des bourgeois, ils se la pètent un peu.

Et toi tu te sens en décalage par rapport à ça?

Non, parce que j'ai des amis qui sont comme moi mais il y a des gens qui se sentent supérieurs, il faut juste les remettre à leur place.

La sociabilité scolaire peut aussi être cruelle et être vécue dans l'isolement, en exposant à des jugements en fonction de l'apparence et des logiques de distinction.

Les élèves qui sont dans cette école. Il y a trop d'hypocrites, trop de bagarres, trop de problèmes, des histoires de gangs, des trucs comme ça. (Emmanuel, 15 ans)

En humanités, t'es encore en crise d'adolescence et c'est à celui qui a les plus beaux et les plus laids vêtements etc. En fait c'est bizarre comme je suis venue tard, j'ai fait que deux années dans la même école, les petits groupes étaient déjà formés donc moi j'étais un peu l'étrangère avec un petit accent etc, donc je n'ai pas pu m'intégrer à l'école. (Teddy Bear, 24 ans)

C'est une classe où la solidarité ne tient qu'à un fil en fait. On est solidaires entre nous quand il le faut, mais quand il y a aucun besoin d'être solidaires entre nous, on s'en fout. (Idylle, 19 ans)

Certains jeunes témoignent aussi de la tension entre une logique scolaire (se comporter en «bon élève») et une sociabilité juvénile qui déborde et conteste le cadre scolaire.

A l'école tu te sens comment?

Un peu énervé car je ne comprends pas l'attitude de certains élèves. Ils viennent chez moi et me disent «je ne te parle plus» et un peu après c'est: «pardon, pardon». Je ne comprends pas. Je ne trouve pas ça des vrais amis. (Didi, 13 ans)

Quand c'est néerlandais, ils s'en foutent. Ils crient, ils sautent, ils jouent ou bien ils s'énervent, ils se disputent. Et la prof de néerlandais, elle n'en peut plus, elle ne sait même pas comment s'exprimer en s'énervant et elle ne veut pas crier pour perdre sa voix ou être malade à cause d'eux. Moi j'essaie de suivre, j'ai des bonnes notes mais je trouve ça gênant de travailler dans le désordre. (Didi, 13 ans)

Si on vient m'attaquer sur mon physique, je me braque, je laisse parler, je me dis que ce sont des gamins, ça vaut pas la peine de parler avec eux. (Yasmine, 13 ans)

Pour beaucoup, les différentes fonctions de l'école tendent à être disjointes et à être vécues comme contradictoires. Ils ressentent qu'ils ont à «choisir» entre la performance scolaire et l'intégration dans le groupe de pairs, entre le plaisir et l'ennui.

Les profs

Dans l'expérience scolaire des élèves, surtout pour ceux qui sont les plus fragilisés, c'est dans la relation avec les profs que se joue le rapport à l'école, négativement et parfois positivement.

Il y a des profs, parce que si maintenant on doit vraiment parler de l'école, cela concerne les profs aussi ... qui nous donnent cours. Il y a des profs qui sont intéressants ! Mais il y en a d'autres, tu as juste envie de péter un câble ! Et dire ce que tu penses en fait, mais on se retient de dire ce qu'on pense. (Prince, 21 ans)

Les profs ne nous laissent presque pas parler et quand on pose une question, ils disent: «non, après». Ils ne font que crier. Pour eux, ce sont toujours les profs qui ont raison et jamais les élèves. Ils donnent des fois des punitions pour rien. Il y a des profs qui ne savent pas donner cours. Ils mettent des cours inutiles, je trouve. Je préfère qu'on avance dans les matières importantes.

Parce qu'en fait les maths, ce n'est pas que j'adore mais je commence petit à petit à aimer. Avant je détestais; ça ne fait pas longtemps que j'ai commencé à aimer les maths. (Yasmine, 13 ans)

Qu'est-ce qui a fait que ça change?

Le prof explique super bien, il prend la chose de manière hilarante. En fait, il prend les maths comme un jeu et moi tout ce qui est jeu, j'aime bien. Et en plus de ça, je comprends mieux maintenant qu'avant. Avant, je ne comprenais rien, donc c'était une matière que je n'aimais pas et comme je comprends mieux, je commence à aimer. Les maths ce n'est quand même pas ma matière préférée, loin de là. (Yasmine, 13 ans)

Par exemple il y a un prof qui est très dans son amalgame de TT = con, donc c'est le jeu où il veut qu'on donne un mot de vocabulaire du texte, et moi en fait quand je lève le bras, je suis invisible pour lui, je n'existe pas, et donc quand je veux donner la définition du mot qu'il cherche, il ne me nomme pas. Il dit: «vous ne savez pas ce que ça veut dire, vous êtes sûrs? Vous ne savez pas? Oh là là, vous savez quand je vois ça, quand je vois votre niveau de français, je me dis que mes enfants sont pas si cons». Moi, je lui dis: «Monsieur, ils ont quel âge vos enfants?» «Ah mes enfants, ils ont 6 ans». Je lui dis: «ok vous nous dites qu'on est plus cons que des enfants de 6 ans». «et vous l'avez dit de telle façon qu'en fait personne n'a compris quasi.» (Idylle, 19 ans)

Il y a toujours la relation: «moi je suis prof, toi tu es l'élève» mais c'est plus cool entre guillemets. Par exemple, il y a un professeur qui va faire un groupe sur Facebook où il va donner les matières d'examens, où il va donner des petites vidéos de temps en temps qui expliquent bien la matière, des choses comme ça. Donc c'est une bonne relation avec les professeurs. (Kenzo, 16 ans)

Le bon prof est celui qui est un adulte véritable, qui s'engage du côté des élèves, qui est authentique, qui fait découvrir et réfléchir....

Ce prof m'a marqué pour moi, dans ma vie. Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre des personnes comme ça, qui crachent la vérité dans la gueule! Et donc j'ai apprécié parce que je suis ouvert d'esprit et j'ai aimé sa théorie, on va dire. Alors, tu commences à apprendre autre chose. Tu commences à apprendre à lire, tu commences à apprendre des Victor Hugo, des Emile Zola, des trucs que tu ne connaissais même pas. Il y a une époque, je n'allais jamais lire ça ! (Prince, 21 ans)

Une personne qui me laisse parler, poser des questions. Poser des questions dans une école ça me paraît logique. Qui est gentil. Qui ne va pas se mettre à gueuler pour rien. Qui ne va pas claquer la porte, soupirer etc. Normalement, à l'école tu devrais quand même avoir une bonne relation avec tes élèves. Le prof dès qu'il rentre, il claque la porte, il souffle. Avant même de nous avoir vu, il en a déjà marre et puis en fait, une personne qui ne fait que gueuler ça ne me donne pas envie de faire grand-chose. (Yasmine, 13 ans)

Les profs sont très à l'écoute. Ils sont beaucoup dans le social donc ils sont toujours là pour aider les élèves. Par exemple avant les examens, il y a des cours spéciaux vraiment pour préparer les élèves qui sont en 1ère année pour bien

gérer leur premier blocus, pour donner des petites astuces; ils aident aussi bien individuellement que collectivement. (Yasmine, 13 ans)

Qu'est-ce que c'est, un bon prof ?

Un prof qui est intéressé et qui prend le temps d'expliquer à ses élèves sans aller trop vite, d'avoir la joie de vivre aussi. Quelqu'un qui est passionné, en fait. (Jamila, 21 ans)

Parfois tu peux rencontrer un prof, avoir un contact de dingue avec lui, c'est un prof génial, tu adores la matière, tu t'entends bien et cela peut être le gars qui te donne le déclic. (Claudie, 21 ans)

Cela se passait de façon très décontractée avec la plupart des profs, ils ont l'habitude de parler avec les élèves, il y a certains profs comme dans toutes les écoles qui étaient un peu craints, mais sinon pour la plupart c'était vraiment très décontracté, on pouvait parler après les cours etc. (Antonin, 16 ans)

Quel soutien scolaire?

Face aux exigences scolaires, les jeunes disent l'importance de bénéficier d'un soutien. Ce soutien est d'abord moral, le fait de se sentir soutenu par ses parents et sa famille dans ses études et dans ses choix.

Oui, d'office, ils m'ont soutenue énormément pour continuer dans les sciences ou dans la médecine, des branches qui sont réputées... Mais après, dès qu'on a expérimenté, c'est notre choix personnel et ils sont d'accord par rapport à ce que toi, t'as envie. (Jamila, 21 ans)

Je me suis sentie soutenue par mes parents, c'est vraiment nécessaire pour que... J'ai été soutenue et respectée dans mes choix par mes parents, voilà! (Soumaya, 22 ans)

Pour avoir un conseil? Soit Google, soit mes parents... (Antonin, 16 ans)

Je demande à mon frère, parce qu'il a déjà été dans cette école pendant 6 ans. Et il sait un peu tout, les matières les plus faciles et les moins faciles et du coup, moi je le suis. C'est pour ça que moi je fais plutôt l'économie. (Fatouma, 15 ans)

Ce soutien est également pratique et pédagogique, dans l'étude elle-même. Là où l'école l'organise, les élèves apprécient et valorisent les activités de remédiation ou tout simplement le fait que certains enseignants soient disponibles pour les aider. Plus peut être l'aide pédagogique, c'est le fait de se sentir reconnu et soutenu qui importe.

Dans mon école, ils ne font pas de remédiation en dehors des cours; ce qui est très mauvais quand l'élève n'y arrive pas, ne comprend pas dès le début. Il faut

absolument l'aider. Dans le premier bulletin j'ai eu des mauvais points et les profs n'ont pas cherché à comprendre. Ils m'ont dit «change d'école». En fait, ils ne vont pas chercher à comprendre, à aider l'élève. Je suis: c'est bien; je ne suis pas: c'est rien. Je ne trouve pas ça normal. A l'école, on est là pour apprendre, pas pour avoir directement les bonnes réponses. Ils donnent très bien cours mais il devrait y avoir plus d'investissement par rapport aux élèves. (Yasmine, 13 ans)

Ce que j'aime c'est que les profs sont sympas; ils écoutent quand on a des choses à dire et ils ont mis en place plusieurs choses: pour les dyslexiques, il y a un local où on a plus de temps ou bien il y a des profs spécialisés pour les élèves qui sont sourds dans les écoles car il y a une élève qui est sourde. En fait, ils mettent plein de choses en place et c'est chouette.

Je me sens soutenue par les profs, ils me soutiennent beaucoup. Quand il y a des problèmes, ils viennent vers nous; ils peuvent nous réexpliquer le cours sur une heure de midi. (Boxeuse, 16 ans)

En première et deuxième, j'ai été en remédiation au cours de français, parce que j'ai eu des difficultés mais maintenant, cela va un peu mieux. Donc là, je me sentais bien soutenue. (Fatouma, 15 ans)

Tous cependant ne trouvent pas dans leur famille ou l'école le soutien scolaire nécessaire. C'est alors aux associations de jeunesse qu'ils s'adressent.

J'ai été quelques fois à la maison de jeunes ici surtout au début. Quand j'étais encore à l'école secondaire, je venais souvent et maintenant parfois je viens et je demande si je peux participer au soutien scolaire à la maison de jeunes. Bon, ce n'est pas vraiment adapté à ce que moi je fais, mais c'est juste que ça m'encourage. (Teddy Bear, 24 ans actuellement aux études supérieures)

J'ai déjà eu des soucis dans le travail. (Jordan, 12 ans)

Et là, t'as fait quoi ?

J'ai été dans une école des devoirs, à la Maison de jeunes Ixelles-J. On avait des contrôles surprises sur l'Italie. J'ai raté un contrôle alors je l'étudie avec Serge (Serge travaille à la CLAS). (Jordan, 12 ans)

L'enjeu de l'orientation

Beaucoup de jeunes témoignent de leur désarroi lorsqu'ils ont été confrontés à une «réorientation», surtout si celle-ci est subie, ou tout simplement lorsqu'il s'agit de choisir aux différents moments de bifurcation de leur parcours scolaire (choisir une école secondaire, choisir une filière et une option, choisir ses études supérieures...). Cet enjeu de l'orientation scolaire est d'autant plus crucial que les «règles du jeu»

ne sont pas toujours claires pour les acteurs du système scolaire eux-mêmes. Alors que dans un passé pas si lointain, l'orientation et la sélection s'effectuaient largement en amont et en dehors de l'école; avec l'allongement de la scolarité, la massification de l'accès à l'enseignement et l'ouverture apparente de tous les possibles, c'est désormais au sein même du système scolaire que s'opèrent les bifurcations déterminantes.

Suite à mon échec en math en quatrième générale, j'ai demandé à l'école: «maintenant si je passe en technique, est ce que je passe en cinquième?». Ils m'ont dit oui et donc je suis partie voir le directeur d'une école technique, et j'ai dit «voilà, je veux m'inscrire en cinquième comme agent d'éducation». Donc, il était d'accord mais après, il s'est rendu compte que je n'avais pas eu le... le A0B je crois; ils m'avaient mis un A0C. Je lui ai expliqué ma situation et je lui ai dit «on m'a dit que je pouvais» et puis voyant que le cours que j'avais raté, je ne l'avais même pas chez eux, il m'a dit: «écoute, je vais regarder, je vais faire de mon mieux pour voir s'il est possible de te faire passer en cinquième parce que tu vas t'ennuyer en quatrième». Et donc, il a fait son possible, il a appelé la Communauté française etc. Mais on ne pouvait pas parce que c'était une décision du conseil de classe qui avait été prise. Et donc j'ai fait une quatrième année où je n'ai pas fait grand-chose à l'école. J'ai fait une année en plus. (Soumaya, 22 ans)

Le système scolaire se veut à la fois ouvert, donnant sa chance à chacun; et en même temps hiérarchisé. C'est cette contradiction que relève Soumaya.

On a la même formation... enfin, on n'a peut-être pas la même formation mais quelque part, on a le même titre. Au final, même si on est dans des écoles différentes dans le secondaire, on finit par avoir le même CESS. (Soumaya, 22 ans)

Face à l'affirmation «l'école donne sa chance à chacun», la plupart des jeunes répondent en soulignant l'ambivalence de l'école: c'est vrai «en théorie», mais souvent démenti en pratique.

Il y a des écoles qui donnent leur chance à chacun, mais il y a d'autres écoles qui ne le font pas, faut pas croire que toutes les écoles le font. C'est une utopie. (Idylle, 19 ans)

Ce n'est pas tout le temps vrai. Des fois il y a des élèves qui sont un peu perturbateurs. Et l'école va prendre ça comme si c'était un monstre et puis ils vont tout faire pour le renvoyer. Ils ne vont pas lui laisser sa chance. Je ne dis pas qu'ils ne laissent jamais une chance mais pas tout le temps. (Yasmine, 13 ans)

Si certains peuvent compter sur l'expérience et les conseils de leur famille, d'autres se disent parfois «perdus» et se sentent souvent isolés dans le labyrinthe du système scolaire.

En 4^{ème} j'ai suivi mes potes en sciences et là, j'ai raté et puis j'ai fait une 4^{ème} en sciences humaines et j'ai continué là-dedans. Mes parents n'ont jamais vraiment

compris le truc de choisir une option. On n'a jamais vraiment pris le temps avec mes parents de débattre sur une option. Il y avait personne qui pouvait vraiment me conseiller. L'assistante sociale de l'école n'était presque jamais là. Soit il fallait lui parler au secrétariat et rater des heures de cours ou alors se taper le bureau du centre PMS qui est au centre-ville mais je n'avais aucune motivation à le faire. Finalement, je l'ai fait au feeling. (Cacahouète, 19 ans)

J'en ai discuté avec ma famille, avec des membres de ma famille qui ont, eux aussi, fait des études supérieures. Je leur ai posé des questions, par exemple, sur comment se passent les graduats, bacheliers,... Est-ce que la Haute Ecole, c'est la même chose que l'université? J'ai lu aussi beaucoup sur internet, par exemple sur des forums, où différents étudiants expliquaient leurs études. Les journées portes ouvertes, d'office. (Jamila, 21 ans)

A 15 ans, Fatouma ne se préoccupe pas encore de son orientation professionnelle.

Je n'ai pas encore décidé à plus tard du métier que je veux faire. Du coup, je ne m'inquiète pas trop, je suis l'économie mais peut-être que après, je vais changer.

Est-ce qu'il y a déjà quelque chose qui t'intéresse?

Oui, le marketing, et infirmière aussi, coiffeuse un peu, je ne sais pas encore.

Quant à Prince (21 ans), actuellement en 6^{ème} professionnelle, il imagine son avenir de manière vague, envisageant tout à la fois de poursuivre des études en droit, de chercher un boulot ou de s'exiler au Canada.

Des études de droit! Ça va être hardcore mais le travail paye! Donc, on va travailler. Je vais bosser parce que j'ai des projets déjà organisés. J'aimerais bien aller au Canada.

Donc, tu quitterais définitivement la Belgique?

Ouais... mais maintenant, si je trouve un truc à Ixelles, cela ne me dérange pas, je ne dirais pas non. Si je trouve un petit appart là avec ma petite copine, il n'y a pas de souci.

Ma vie dans trois ans? Je pense avoir mon permis et ma voiture. Je serais à la Haute Ecole et en train de chercher du boulot.

Pour trouver un appui et des conseils pour l'orientation, c'est souvent en dehors de l'école, notamment auprès des services Jeunesse, de manière disparate, que les uns et les autres cherchent ou ne cherchent pas, trouvent ou ne trouvent pas des informations et surtout un accompagnement auprès d'un interlocuteur de référence.

Des recherches, sur internet, plutôt individuellement. J'ai fait plein de tests d'orientations sur le net. Et je pense que j'avais fait ça aussi chez «SOS Quartier

Libre» ou alors au centre PMS. Je sais plus si c'était en 6^{ème} secondaire ou après l'unif. (Jamila, 21 ans)

Franchement, je ne sais pas à qui il faut s'adresser. Par exemple, c'est juste à la réunion parent-professeur qu'on m'a dit de venir au «programme CLAS». Je ne sais pas où aller. On m'a dit qu'il y avait des psychologues à l'école mais elles ne sont jamais là. Sinon, je garderai ça pour moi. (Kenzo, 16 ans)

A qui tu as pu t'adresser pour t'aider dans tes études ou dans ton orientation?

A «Quartier Libre»...(rires) vous m'avez vu souvent à ce moment-là (rires). (Soumaya, 22 ans)

J'ai fait une formation «détermination professionnelle». C'est à la mission locale, c'est un stage de sept semaines qu'ils proposent pour des gens qui cherchent à se réorienter professionnellement ou qui ont besoin d'un gros coup de mains et qui sont bloqués par un manque de qualification ou un manque de diplômes mais qui ont vraiment envie de s'en sortir et qui cherchent juste des clés et un projet et un temps de réflexion. J'ai fait cela il y a trois ans et cela m'a dirigé vers mes études.

(Maxou, 25 ans, après avoir raté une première année d'études supérieures)

En fin de compte, et tous les jeunes l'expriment ce qui importe, c'est de choisir en fonction de ses intérêts, de sa personnalité, de ses passions, en étant à la fois respecté dans ses choix personnels, en étant soutenu et informé, sur les possibilités concrètes et les débouchés.

De voir ses centres d'intérêts, par rapport à sa personnalité, voir ce qu'il aime faire, est-ce qu'il est plus social, est-ce qu'il aime plus travailler individuellement, et de faire des tests d'orientation, c'est ça qui montre aussi vers quoi t'es plus attiré. C'est vrai que, des fois, quand je faisais les tests d'orientation, je ne me rendais pas compte qu'il y a certaines branches qui me plaisaient, même si je n'y pensais pas. Après, aller voir le salon des études. C'est là où vraiment, on en apprend énormément. Et en fonction de nos centres d'intérêts, d'aller voir aux journées portes ouvertes. Globalement, être motivé pour la branche qu'on voudrait faire. (Jamila, 21 ans)

J'ai choisi, en fait, ces études-là parce que je cherchais aussi des métiers qui sont en pénurie et pour être sûre qu'au bout de 3 ans, j'aurais forcément du travail, et que je n'allais pas m'engager dans quelque chose qui va me bloquer après. (Jamila, 21 ans)

Une autre école: Quelles propositions pour changer l'école?

A la question «Si tu pouvais changer quelque chose à l'école? Tu changerais quoi?», les jeunes interrogés répondent en esquissant ce qui serait pour eux une école idéale, plus à l'écoute des élèves, moins compétitive et sélective, partant de l'intérêt des élèves et de leur désir d'apprendre...

...moi je mettrais des temps de discussion entre les élèves et les professeurs, comme cela se fait dans certaines écoles, comme les discussions un peu philosophiques, je trouve que ce serait intéressant de permettre aux élèves de pouvoir échanger entre eux, de penser ensemble... (Soumaya, 22 ans)

...et permettre à chaque élève dans une école de pouvoir s'exprimer sur le fonctionnement de son école. C'est important parce que je pense qu'en tant qu'élève, on a des choses à dire. On constate certaines choses qui ne vont pas et il faudrait pouvoir l'exprimer. (Soumaya, 22 ans)

Il y avait un délégué de classe mais bon, le délégué, c'était la personne vers qui le prof se tournait quand il fallait donner des feuilles, ou donner une information. (Soumaya, 22 ans)

Qu'il y ait une meilleure communication entre l'administration et les élèves. Il n'y en a pas assez, je trouve. (Cacahouète, 19 ans).

Il y a deux profs et elles donnent toutes les deux la même matière. Une choisit d'imposer deux livres à lire pour l'examen avec une analyse etc. et l'autre, elle dit non, «moi, je donne le goût de lire et après pendant vos vacances, passez votre temps, lisez par plaisir». J'ai parlé à l'autre prof qui impose les livres, je lui ai posé la question: «juste par curiosité, je veux comprendre pourquoi?» et je lui ai expliqué que moi depuis que j'étais petite j'ai toujours été obligée de lire et à cause de ça, le résultat c'est qu'aujourd'hui je n'aime pas lire. (Teddy Bear, 24 ans)

Je mettrais une heure en plus de gym. (Didi, 14 ans)

Plus d'activités l'après-midi. Faire des matchs de foot ou de basket, des choses comme ça. (Emmanuel, 15 ans)

Le mieux ce serait de midi à 15 h. Pour moi oui, 7 h par jour, c'est trop. Plus les devoirs et leçons. Ne pas mettre des devoirs à la maison. Si déjà l'école n'est pas un endroit pour dormir, je ne vois pas pourquoi la maison serait un endroit pour étudier. Surtout que la plupart du temps, les profs d'aujourd'hui ne veulent pas travailler et que toute la matière qu'on est censé apprendre à l'école, ils vont nous la donner à la maison en devoirs et puis on va corriger entre guillemets ensemble, et puis on va passer à une autre matière.

Je n'ai même pas le temps de comprendre la matière qu'on arrive déjà à une autre. (Yasmine, 13 ans).

Je supprimerais l'uniforme, je ne supporte pas l'uniforme. On est habillé comme des schtroumpfs toute l'année. (Boxeuse, 16 ans)

Tout le règlement quasi. Parce qu'ils sont trop stricts, et malheureusement quand ils mettent beaucoup de restrictions aux élèves, les élèves veulent passer au-dessus. Donc il y a des élèves qui sont fiers d'arriver avec des baskets blanches, qui sont fiers d'arriver en jogging, il y a des élèves qui sont fiers d'insulter les professeurs. Et tout ça pourquoi? Parce que dans cette école, il y a tellement de règles que l'élève se sent opprimé. Donc c'est navrant. S'il y avait des règles plus larges, et moins centrées sur les élèves, peut-être que les élèves s'adapteraient mieux au système scolaire, et donc auraient moins de mépris vis à vis de l'école, et plus de respect. Et donc ce serait plus intéressant pour les cours. (Idylle, 19 ans)

Ne pas décourager les élèves mais mieux les orienter. Ce que je trouve qui manque vraiment à l'école c'est une orientation pour après: surtout en secondaire. Il n'y a vraiment qu'en rhéto où on nous a fait visiter le salon du SIEP mais c'est plus ou moins tout. (Maxou, 25 ans)

Déjà moi, un truc que je veux, c'est avant qu'un prof rentre dans l'école, il soit évalué par la directrice ou par la Communauté Française, n'importe, qu'il soit évalué sur son travail parce qu'il y en a qui rentrent, ils n'ont même pas les bases, ils ont fait trois ans d'études qu'ils ont passés en un claquement de doigt. (Doudou, 13 ans)

Moi déjà, j'arrêteraient avec les écoles élitistes. Je diversifierais les publics, je mélangerais, je ne mettrais pas certaines classes sociales, ou certaines «cultures», appartenances religieuses, dans un coin. Déjà je mixerais et là pour moi, on rentrerait déjà plus dans l'égalité des chances, parce que cela ne serait pas toujours les mêmes qui pâtiraient d'une éducation en solde. (Claudie, 21 ans)

J'ai parlé avec mon prof de français. Il pense qu'on devrait supprimer les points! Parce que c'est une forme de compétition... donc l'être humain, à un moment donné, quand il joue trop, il s'en lasse. Il pense qu'on devrait changer ça, ça permet aux jeunes d'apprendre plus... par exemple, une école, elle devrait avoir tout: une salle de théâtre, un laboratoire, plein de choses qui feront que l'enfant sera curieux. Parce que maintenant quand vous prenez un gamin de cinq ans, il veut apprendre à lire, et tout ça, c'est un moment décisif, c'est à ce moment-là que tu dois lui transmettre l'envie d'apprendre. Le prof, il disait que c'est comme ça que l'école pourrait bien fonctionner! Et donc, en gros attaquer le système, parce que le système dans lequel on vit actuellement, il essaye de nous broyer. (Prince, 21 ans)

Le travail ou la quête de la réalisation de soi. L'emploi ou le parcours du combattant

Quand on parle des jeunes et du travail, c'est généralement d'abord pour évoquer le chômage des jeunes et les difficultés de leur insertion sur le marché de l'emploi. Il est vrai qu'à Bruxelles, l'accès des jeunes au travail et à l'emploi est particulièrement problématique. Au sein de la catégorie des jeunes de 18-24 ans qui ont terminé leur parcours de formation initiale scolaire (avec réussite ou échec en relation aux différents niveaux et types de certification) et qui sont présents sur le marché de l'emploi, l'expérience plus ou moins durable du chômage est importante. «En effet, le taux de chômage des jeunes est plus de deux fois plus important que le taux de chômage des 18-64 ans - par ailleurs déjà très élevé. Près d'un jeune de 18 à 24 ans sur 3, parmi ceux qui sont présents sur le marché de l'emploi, est au chômage en Région bruxelloise. Il s'agit d'une tranche d'âge présentant une vulnérabilité tout à fait particulière sur le marché du travail»¹.

Ixelles, qui compte proportionnellement plus que d'autres communes bruxelloises, plus de jeunes qui sont diplômés de l'enseignement supérieur et universitaire, a comparativement à d'autres communes un plus bas taux de chômage des jeunes, même si celui-ci reste élevé.

Cela ne signifie pas que tous les jeunes soient égaux face au risque du chômage et de la précarité. Entre les jeunes, il existe des inégalités importantes selon le sexe, la nationalité ou le niveau de diplôme au niveau de la participation sur le marché du travail et l'accès à l'emploi.

La transition des jeunes entre l'école et la vie active s'est progressivement imposée comme problème social dès lors que cette transition a perdu le caractère évident qu'elle pouvait avoir jusque dans les années 1970, dans le contexte d'une croissance régulière des emplois, d'une relative correspondance entre filières d'enseignement et d'emploi et d'une moindre exigence des conditions d'accès à l'emploi. Il y a désormais une double coupure: celle qui sépare la formation de l'activité professionnelle; celle qui dissocie la sortie des études et l'entrée au travail, créant un espace intermédiaire et de transition durant lequel le jeune doit lutter pour s'insérer professionnellement.

C'est bien par rapport à ce constat que se sont déployées de nombreuses politiques et initiatives visant «à lutter contre le chômage des jeunes». Ces 25 dernières années ont vu la multiplication des «plans», «mesures» et «dispositifs» visant à permettre l'insertion dans l'emploi des jeunes, et en particulier des jeunes peu qualifiés, et ce tant à l'initiative des pouvoirs publics européens, fédéraux, régionaux et communaux qu'à l'initiative des partenaires sociaux ou d'acteurs associatifs. ACTIRIS, les Missions Locales, les CPAS, progressivement, les services jeunesse, comme les Maisons de jeunes ou Infor Jeunes, et d'Aide à la jeunesse, comme les AMO, ont également été amenés à prendre de nombreuses initiatives pour tenter d'accompagner et de guider les jeunes à leur entrée sur le marché de l'emploi, et

pour les aider à se retrouver dans le labyrinthe, dont le plan change sans cesse, des différents statuts.

Comment les jeunes rencontrés se représentent-ils le travail et l'emploi? Quelles sont les attentes et leurs craintes? Quelles sont leurs expériences du marché de l'emploi et des différents services?

Visions du travail

Parlant de la valeur travail, de nombreux sociologues ont, depuis longtemps déjà, diagnostiqué la fin du modèle culturel du travail tel qu'il était vécu dans la société industrielle. Dans le modèle culturel de la société industrielle, c'est le travail qui est la valeur centrale. C'est à partir de son insertion dans le monde du travail que l'individu constitue son identité. Le travail, même pénible, est source de fierté. C'est aussi à partir du travail que se constituent les groupes sociaux.

Dans ce modèle qui reste encore présent et prégnant dans les mentalités des générations plus âgées, les normes d'effort, de travail, de devoir, de respectabilité sociale, d'unité familiale sont largement structurantes de l'identité personnelle et sociale. L'«éthique du travail», qui a été au cœur du modèle culturel de la société industrielle, est structurante au-delà de la sphère professionnelle. Elle caractérise une mentalité et une manière de voir la vie définies par la maîtrise de soi, la valeur de l'effort, la satisfaction différée (on se sacrifie aujourd'hui pour demain ou pour ses enfants), un sentiment de devoir envers la collectivité, une adhésion forte à ses rôles sociaux, un respect envers les institutions et l'autorité symbolique de ses représentants. C'est aussi un modèle qui valorise la stabilité de l'emploi et qui se caractérise par la croyance dans le progrès individuel et collectif. On pensait que demain sera mieux qu'aujourd'hui, que les enfants vivront mieux que les parents.

Les jeunes qui ont 20 ans aujourd'hui n'ont jamais connu ce modèle. Cela signifie-t-il qu'ils ont fait leur deuil de la valeur travail? Pas du tout !

Tous les jeunes rencontrés se projettent dans un avenir professionnel. Aucun n'envisage de ne pas travailler. Avoir un travail, se projeter dans un avenir professionnel est une évidence pour tous.

Pour les plus jeunes, la perspective du travail et de l'emploi reste souvent lointaine et vague, même si certains ont déjà une idée assez précise de ce qu'ils voudraient faire. Elle est de l'ordre de la projection, parfois du rêve, à un moment où tout est encore incertain et semble possible. La vie professionnelle future est pourtant une préoccupation qui sous-tend le stress des études, la crainte de l'échec, les dilemmes et les choix, parfois contraints, de leurs orientations d'étude.

Oui, j'aimerais bien finir mes études. Trois ans et après je vais à l'unif. Architecture ou bien ingénieur génie civil. (Boxeuse, 16 ans)

Pour ceux qui terminent leurs études ou qui les ont terminées, avec ou sans diplôme, l'accès à l'emploi est à la fois une aspiration concrète, vécu entre optimisme volontariste et peur du déclassement. L'accès à l'emploi est également un parcours du combattant.

Même parmi les plus âgés des jeunes interrogés – ceux qui ont entre 24 et 26 ans -, aucun ne peut être considéré comme stabilisé dans un emploi. Ils sont aux lisières et aux frontières du marché de l'emploi.

Si le travail est important aux yeux de tous les jeunes, ce n'est pas en tant que devoir, ni seulement en tant que contrainte et nécessité matérielle. C'est d'abord comme une aspiration à la réalisation de soi.

Pour moi, le travail, c'est se faire plaisir, avant tout c'est se faire plaisir, c'est faire des choses parce qu'on aime ce qu'on fait, ce n'est pas se dire «je vais travailler pour avoir de l'argent». Pour moi travailler, ce n'est pas «allez, je me lève tous les matins, puis je rentre chez moi». Cela doit être diversifié, cela doit être dynamique, ça doit donner envie de continuer, d'avoir des projets à long terme, pas juste «je vais travailler un an là, je vais tenir un an puis l'année prochaine, je vais essayer d'aller voir ailleurs: non!» (Rires). (Soumaya, 22 ans)

Les attentes par rapport au travail sont à la fois expressives – il s'agit idéalement de faire ce que l'on aime, avoir un travail où l'on peut s'épanouir – et instrumentales – parce qu'il faut gagner sa vie et subvenir aux besoins de sa famille.

Et pour toi le travail, c'est avant tout un moyen de gagner ta vie ou un moyen de s'épanouir personnellement?

Les deux, je dirais parce qu'on ne sait pas vivre sans argent, donc je dirais un peu les deux. (Fatouma, 15 ans)

Pour moi, le travail, c'est subvenir aux besoins de ma famille. (Prince, 21 ans)

Idéalement, j'aimerais pouvoir faire quelque chose que j'aime bien, qui fasse de mal à personne, et qui m'assure un certain niveau de vie. Si je travaille beaucoup, j'ai envie de pouvoir gagner pas trop peu. (Léa, 25 ans)

Si le travail est important, il ne faut pas tout lui sacrifier. Avoir une qualité de vie, avec du temps pour soi est essentiel. La plupart des jeunes disent ainsi qu'il est important de «ne pas faire n'importe quoi», «de poser ses limites».

Je trouve qu'il ne faut pas non plus trop abaisser ses espérances, ses envies, juste pour un boulot. Enfin, c'est important, on en a besoin pour avoir des sous. (JAMILA, 21 ans)

Tu peux trouver du travail un peu partout si c'est n'importe quoi... Je me rappelle

quand je cherchais du travail comme étudiante, je cherchais aussi en fonction de toujours être mise un peu en valeur au travail... Même si on cherchait des serveuses dans des restaurants, de 18h à 23h, je ne m'y engageais pas, même si je savais que ce serait plus facile de trouver des jobs... **C'est plus par rapport à ta personnalité, ce que t'as envie d'être et ce que t'as pas envie d'être.**» (Jamila, 21 ans)

Faut vraiment choisir ce qu'on va faire et qu'on aime bien. (Teddy Bear, 24 ans)

Le travail, c'est clairement **un moyen de m'épanouir**, à partir du moment où il a du sens. Je pense que **c'est un luxe de pouvoir penser comme ça**. Pour moi, le travail serait une perte de temps totale si ce n'est que pour gagner de l'argent. Maintenant, il y a une réalité économique et une réalité sociale qui font que tout le monde ne peut pas se permettre de penser comme moi. (Claudie, 21 ans)

Je ne veux pas faire n'importe quoi comme travail. Je ne m'imagine pas en train de pianoter sur un ordi de 8 h à 16 h, rentrer chez moi, boire mon café et regarder la tv. Faut que je fasse un truc que j'adore et que je puisse me dire le matin: génial je vais encore bosser là-dedans. Je veux apprendre de nouvelles choses. Je veux rencontrer de nouvelles personnes. Il faut trouver un travail où chacun pourrait s'épanouir. (Cacahouète, 19 ans)

Idéalement, j'aimerais bien avoir du temps libre quand même. (Léa, 25 ans)

Le **nouveau modèle culturel** dont les jeunes interrogés sont l'expression place en son centre les principes de **l'autoréalisation et l'autonomie de l'individu**. Pour réussir dans la vie, il s'agit de trouver et de **suivre sa propre voie** (autoréalisation) de manière autonome (autodétermination). Ce n'est plus le social qui est premier, mais l'individu, pour le «meilleur» (épanouissement personnel) et pour le «pire» (incertitude, isolement, fragilité identitaire).

A l'éthique du devoir et du sacrifice se substituent des attentes d'épanouissement personnel. Les normes (parce qu'il s'agit encore bien de normes !) de ce nouveau modèle culturel ne sont plus tant celles du devoir et de la conformité à un rôle social que celles de l'épanouissement personnel, ce qui ne peut se faire qu'en étant reconnu par les autres. L'idée de mérite individuel est bien présente chez les jeunes. Contrairement au cliché de «jeunes qui veulent tout tout de suite», la grande majorité des jeunes interrogés dit son désaccord avec ce slogan.

Pour avoir quelque chose, **il faut d'abord le mériter**. (Prince, 21 ans)

Je n'aime pas cette phrase en fait, elle met en avant la volonté de tout posséder et l'individualisme des gens. C'est assez marrant en fait parce que j'ai envie de dire que **si on veut quelque chose à ce point-là, il faut travailler**, il faut le mériter. Si tu veux tout, tout de suite, t'es sûr que tu auras rien du tout. Déjà rien que le simple fait de dire «tout de suite» c'est insultant pour ces gens qui travaillent des mois et des années pour réaliser leurs rêves. (Idylle, 19 ans)

La référence au «Progrès» entraînait un idéal de maîtrise de soi, tandis qu'aujourd'hui, il s'agit plutôt de réaliser ce que l'on a en soi, de s'épanouir personnellement. Cela s'accompagne donc d'une évolution du rapport à la norme et à l'autorité. Le respect formel de la norme fait place à un rapport déformalisé à la norme. C'est à dire que la norme et l'autorité tendent à ne plus être acceptées pour elles-mêmes, mais seulement si elles sont discutées, aménagées, construites par les individus auxquels elles s'appliquent, si elles ont du sens.

De ce point de vue, le contre-modèle serait celui d'un travail que l'on ferait uniquement par nécessité, qui ne serait pas valorisant, où l'on serait confronté à des «petits chefs» et où l'on se ferait exploiter. Loin du «travail comme plaisir et épanouissement personnel», ce contre-modèle est parfois celui qui a été vécu par leurs parents.

J'ai horreur des sociétés, parce que là où mon père et mon mari travaillent, **j'ai vraiment l'impression qu'ils profitent vraiment d'eux, ils les prennent pour des idiots, des incultes**. Et j'ai compris qu'en fait qu'à chaque mois, on lui enlevait 300, 400, 500 euros de son salaire et le patron il se les mettait en poche. Et il n'est pas le seul ! Je n'aimerais pas travailler chez quelqu'un comme ça. (Teddy Bear, 24 ans)

Le spectre du chômage

Si chacun aspire à s'épanouir dans le travail, beaucoup de jeunes expriment en même temps leur crainte du chômage, que cela soit sur base de leurs représentations ou parce qu'ils expérimentent déjà une entrée plus difficile qu'espérée sur le marché de l'emploi.

Il y a un **taux de chômage beaucoup trop élevé** que ce soit à Ixelles ou dans une autre commune. Et je pense qu'il faudrait trouver des alternatives comme par exemple **créer des nouvelles sociétés**. Je pense que ce n'est pas infaisable. **C'est au-dessus que ça se passe quoi**. Ce n'est pas nous qui pouvons décider de ça. (Jérôme, 21 ans)

Il n'y a pas beaucoup de travail, il y a beaucoup de gens qui étudient. Moi, je n'ai pas un diplôme. Moi, j'ai envie d'avoir mon diplôme mais il y a les gens qui ont déjà travaillé. Ils vont prendre quelqu'un qui a plus d'expérience que moi. J'ai envie du travail mais ce n'est pas si facile de trouver. (Lya, 21 ans)

Je ne rêve pas, je ne me fais pas d'illusions. Je sais que quand j'aurai fini mes études ce sera comme maintenant, **j'irai déposer mon CV où je veux, je n'aurai sûrement pas de réponse**. Parce que je sais que de nos jours, s'il y a quelqu'un qui va poster sur sa porte «recherche vendeuse ou recherche machin et des choses ainsi», il va demander que tu sois trilingue, il va demander dix ans d'expérience, il va demander ceci cela, et c'est impossible. (Idylle, 19 ans)

Donc on a beau vouloir, vouloir, vouloir, si on ne trouve pas de job, on ne trouve pas de job quoi. Les gens sont pas au chômage par plaisir, ils sont au chômage parce que on les y a forcés. On les a poussés au chômage parce qu'on ne les accepte nulle part. T'as un type qui veut travailler, s'il ne trouve pas de travail, il ne trouve pas de travail. Voilà, c'est triste. (Idylle, 19 ans)

Cela va être dur de trouver un boulot, un travail. (Andrea, 15 ans)

Pour certains, cette préoccupation était déjà présente au moment du choix de leurs études.

J'ai choisi, en fait, ces études- là (d'infirmière) parce que je cherchais aussi des métiers qui sont en pénurie. (Jamila, 21 ans)

Au niveau du domaine d'éducateur spécialisé, je pense qu'il y a pas mal de débouchés par ce qu'on peut travailler dans plusieurs domaines différents que ce soit au niveau des homes, des jeunes, etc. Il y a plusieurs publics différents. (Jérôme, 21 ans)

L'entrée sur le marché du travail: «Je ne m'attendais pas à ce que cela soit si difficile»

Le décalage entre les attentes et la réalité est aussi parfois expérimenté par les jeunes à fortes ressources, qui ont un diplôme universitaire, mais d'une tout autre manière. Leur déception est proportionnelle à l'écart entre l'investissement consenti dans des études astreignantes et la rétribution qu'ils en obtiennent une fois sur le marché de l'emploi. L'écart se marque entre une norme du travail surinvestie et une réalité désenchantée.

A l'exemple de Léa qui, malgré son diplôme universitaire, expérimente que «ce n'est pas évident» de trouver un emploi et est prête à «baisser ses attentes», à ne pas trouver tout de suite le travail rêvé.

C'est un équilibre à trouver, il faut pas espérer trouver le boulot de ses rêves au début ou sans expérience ou le salaire super attrayant dès le départ, il faut pouvoir être un peu flexible au début, accepter de commencer un peu en deçà de ses espérances peut-être, moins exigeant. Enfin, moi je n'ai pas l'impression de l'être, j'ai l'impression de donner énormément d'énergie dans mes études, en ayant en tête que ça m'ouvrirait des portes et que ça me rendrait la recherche plus simple, et là j'ai l'impression...

De même, pour Claudie, l'entrée sur le marché de l'emploi a été vécue comme une «galère».

J'ai fini mes études à l'Université en septembre 2014, et puis j'ai cherché du boulot pendant pas très longtemps parce que je suis partie en voyage le mois après,

pour fêter un peu tout ça, et puis je suis revenue de voyage au début de l'année 2015, et puis j'ai cherché deux stages...non, j'ai travaillé pour une «location d'appart-hôtel», cela ne s'est pas très bien passé, et puis ensuite, j'ai fait un stage dans une association, qui n'a pas débouché sur grand-chose mais bon, c'était en tant que bénévole, c'était pour faire quelque chose, m'activer un peu. En même temps, j'enchaînais les entretiens d'embauche mais cela n'a jamais débouché sur quelque chose. Donc j'ai continué à chercher du boulot. Mais je l'ai très mal vécu, très, très mal! Dans le sens où il fallait que je m'occupe, que je trouve une occupation, bénévolat, tout ça mais bon, cela a posé plein de questions parce que le bénévolat au final, tu es exploité, tu n'es pas payé et il n'est même pas question que tu sois payé à un moment donné, donc cela a un côté extrêmement frustrant, parce que tu es une main d'oeuvre qui a envie mais on n'a pas de place pour toi. Moi que je sois diplômée ou pas, cela m'est égal, l'important est que j'avais envie de bouffer la vie et qu'on ne me laissait pas manger à ma faim quoi! (Claudie, 21 ans)

Au-delà des difficultés générales à l'entrée sur le marché de l'emploi, c'est également l'expérience des discriminations à l'embauche qui est appréhendée par les jeunes d'origine étrangère et les jeunes filles qui portent le voile.

J'ai des cousins plus âgés qui sont dans ce truc-là, ils ont fait de bonnes études et tout, bon peut-être pas les meilleures études qu'il y a. Maintenant, ils font toujours des CV anonymes. Donc ils ne doivent pas mettre leur prénom, ils ne doivent pas mettre leur nom de famille, ni de photos, parce que quand ils font un entretien d'embauche, il faut le dire, quand ils ont le choix entre le belge et l'étranger, il y a plus de chances pour le belge. Surtout avec ce qui s'est passé, avec les attentats, j'ai l'impression qu'on est très mal vu alors qu'on ne fait rien du tout. (Kenzo, 16 ans)

Ils ont fait des études et ils se retrouvent encore là à chercher de l'emploi. Et après... il y a toujours ce truc qui dit «oui, les étrangers sont au chômage, ils vivent au dépend de l'état, des trucs comme ça et tout». Alors que je pense qu'ils s'investissent bien plus que la plupart des personnes qui sont belges et qui ont plus facile à trouver du travail (Kenzo, 16 ans)

Le diplôme, la motivation, les relations...

Et pourtant, aucun des jeunes rencontrés n'abdique. Le volontarisme individuel contraste avec le pessimisme collectif. Si chacun est conscient que cela ne sera pas évident, chacun espère également qu'il pourra tirer son épingle du jeu.

Pour cela, certains s'accrochent pour décrocher un diplôme, que ce soit en restant «malgré tout» à l'école tout en y trouvant plus d'intérêt ou en reprenant des études en promotion sociale ou des formations. La quête du diplôme est également perçue comme une condition par les jeunes primo-arrivants, qui doivent consentir des efforts particuliers pour réussir dans une langue qu'ils ont apprise sur le tard.

Soumaya qui est au chômage a repris une formation à temps partiel, tout en faisant du bénévolat dans plusieurs associations, par conviction, mais également parce qu'elle est consciente que cela l'outille pour le marché de l'emploi.

C'est un choix d'avoir d'abord un diplôme. D'abord, je termine mes trois ans et puis je me consacre entièrement à la recherche d'emploi. **D'abord se former, et se développer avant de chercher vraiment un emploi.** C'est très enrichissant pour moi de faire du bénévolat dans des associations, ça m'apporte énormément d'expérience et c'est un peu comme si je m'outillais pour après affronter de manière plus franche le marché de l'emploi. (Soumaya, 22 ans)

Même si le marché de l'emploi est vu comme fermé, ils considèrent qu'individuellement ils s'en sortiront, grâce à leur motivation, à leurs efforts.

En cherchant, en téléphonant même, moi je pense que le plus simple pour trouver du travail c'est directement aller sur place, se présenter et voilà. **La motivation pour moi c'est ce qui est le plus important.** Je pense quand on arrive, qu'on voit le directeur, le patron, il voit directement si le gars est motivé ou pas. Et je pense que le principal facteur, c'est être motivé. (Jérôme, 21 ans)

Quand tu veux vraiment quelque chose, tu fais beaucoup d'effort pour l'avoir. **Il y a des gens qui sont partis de rien qui sont devenues des personnes importantes.** Pour l'instant, c'est plus difficile d'avoir un boulot, mais on n'a rien sans rien. C'est difficile mais je pourrai quand même le faire si je veux. (Boxeuse, 16 ans)

Je pense qu'il ne faut pas s'arrêter là, il faut toujours montrer la motivation, la persévérance, il faut y croire pour y arriver et ne jamais se déstabiliser. (Mohamed, 22 ans)

Et pourtant, la motivation ne peut pas seulement être envisagée comme étant une qualité strictement individuelle. Loin d'être une caractéristique intrinsèque des personnes, la (dé)motivation résulte des interactions entre le jeune et son environnement, du fait qu'il rencontre des interlocuteurs qui le reconnaissent et l'encouragent ou qu'au contraire ils se heurtent à des portes fermées. La démotivation est alors la conséquence d'un processus de stigmatisation, de dévalorisation et d'isolement.

Je pense qu'on est vraiment laissé dans une mer un peu hostile et tu ne sais pas quand la prochaine tempête va arriver et tu es sur un petit radeau qui part à la dérive. C'est un peu ça. Donc tu n'es pas tout seul parce que de temps en temps, tu as ton téléphone portable qui a du réseau, donc de temps en temps, tu peux appeler un peu à l'aide mais le reste du temps, tu es quand même pas mal tout seul. (Claudie, 21 ans)

C'est vraiment le point négatif: le fait de ne pas aider les jeunes à trouver de l'emploi. Après il y a le CPAS ! Mais le CPAS c'est la solution facile malheureusement, donc les jeunes se tournent vers ça et puis on va se plaindre de la hausse

du chômage des jeunes. Où qu'ils aillent il y a le patron qui décide. Et le patron il dit souvent «je veux de l'expérience, je ne veux pas d'une fille qui n'a jamais été serveuse et qui va me demander comment on sert la bière et dans quel verre». C'est triste. (Idylle, 19 ans)

En effet, lors des premières semaines d'inactivité, la motivation ne semble pas faire défaut chez la plupart des jeunes interrogés. Lorsqu'ils se retrouvent sur le marché du travail, ils multiplient les démarches avec plus ou moins d'intensité, sollicitent leur réseau relationnel et familial proche, se présentent dans les entreprises, envoient des CV, contactent des employeurs potentiels. Mais ils déchantent rapidement, les premiers pas vers les employeurs se soldant en effet par des échecs. On ne prend le plus souvent même pas la peine de leur répondre. De ces premières expériences négatives, qui reposent souvent sur une vision naïve du marché de l'emploi et sur l'idée initiale qu'il suffirait de vouloir «à tout prix» travailler pour accéder effectivement à l'emploi, les jeunes ressortent découragés et démotivés, et peuvent dès lors se replier dans l'isolement et l'évitement.

C'est toujours le même cinéma. Ils disent qu'ils me mettent sur liste d'attente, que s'ils cherchent quelqu'un ils me téléphonent. Je n'ai pas reçu un seul coup de téléphone. Puis le jour est venu où j'ai eu des coups de fil qui sont venus au fur et à mesure... Et ma motivation est venue au fur et à mesure qu'on me donnait du travail. Je remerciais car j'étais hyper contente. Et ma motivation est venue tout d'un coup comme ça. (Léa, 25 ans)

Avec le diplôme et la motivation, le troisième facteur qui est jugé déterminant, ce sont les «relations». Plusieurs ont déjà expérimenté l'importance du «réseau» de connaissances et d'interconnaissances pour décrocher un job ou accéder à l'emploi. C'est toutefois un facteur ambivalent et discriminant. Si certains peuvent s'appuyer sur un réseau familial ou entre anciens condisciples, d'autres s'en sentent dépourvus. A nouveau, cela sera particulièrement le cas pour les jeunes primo-arrivants en Belgique.

J'entends que **c'est pire en pire.** Ce que j'ai compris jusqu'à présent en Belgique, c'est qu'il faut avoir des relations. Cela dépend vraiment du réseau. (Teddy Bear, 25 ans)

C'est très difficile. Je viens de finir une formation et maintenant je suis en train de chercher. C'est compliqué de décrocher un bon contrat. (Alexandra, 24 ans)

Ce n'est pas évident. J'ai fait droit. Je cherche un stage au barreau, comme avocate stagiaire, c'est un stage de trois ans, il faut se trouver un maître de stage. Et ce n'est pas facile parce que les milieux qui m'intéressent moi sont assez petits... Et **ça marche pas mal par pistons** et ce n'est pas évident d'avoir les informations, de savoir quel cabinet cherche quand, d'envoyer sa candidature au bon moment. Et puis même quand on a un rendez-vous, ce n'est pas gagné. Là ça fait déjà quelques mois que je cherche et il y a pas tous les jours des offres...

donc j'étends le plus possible, je ne fais pas la fine bouche, mais ça reste pas évident je trouve. (Léa, 25 ans)

C'est d'ailleurs pour se constituer un réseau que certains s'engagent dans des actions de bénévolat auprès d'association, ce qui présuppose déjà de disposer de suffisamment de compétences et d'assurance.

En fait, en changeant chaque fois de communes, etc, j'élargis mon réseau, tout simplement. Et quand je me suis retrouvée dans la situation où j'avais des cours en promotion sociale, je cherchais justement une activité, je voulais être bénévole dans une ASBL, mais quelque chose de sérieux, pas être bénévole pour être bénévole, je voulais vraiment faire quelque chose d'organisé, de «strict». Et on m'a proposé, on m'a parlé de cette ASBL-là et quand je les ai contactés, ils m'ont proposé un entretien d'embauche. Donc déjà cela m'avait plu parce qu'il y avait un entretien d'embauche alors que dans d'autres ASBL, on te dit «viens seulement»... Et donc là, en faisant l'entretien, cela s'est très bien passé et voilà, j'ai été acceptée. Et donc j'ai commencé en tant qu'animatrice puis voilà je fais les deux. (Soumaya, 22 ans)

Le vécu du chômage

C'est un peu cliché mais quand tu rencontres quelqu'un dans une soirée, la première chose qu'on te demande, c'est «qu'est-ce que tu fais dans la vie, tu fais quoi?». On se présente souvent par ce qu'on fait, ta carte d'identité, c'est un peu ton job, voilà cela m'a beaucoup touché à ce niveau-là. Et puis même, toutes les journées se ressemblent, ce n'est pas du tout stimulant intellectuellement, tu t'y perds. Moi, je suis vraiment rentrée dans une logique de toujours, toujours inventer des nouveaux stratagèmes pour m'occuper, faire du sport et je pense que je ne suis pas la seule, en tout cas dans mes potes, c'était une tendance. (Claudie, 21 ans)

Le chômage vécu par les jeunes est parfois ressenti comme un stigmata. Il n'est jamais considéré comme une situation enviable. Au-delà des aspects financiers, il est surtout une source d'inquiétude, voire d'angoisse, liée à la peur de ne pas être reconnu, de ne pas trouver sa place. Dans le même temps, s'il ne se prolonge pas et pour ceux qui ont les supports familiaux et sociaux qui le permettent, il peut aussi être plus facilement rationalisé, et être vécu comme une période transitoire, comme un moratoire et une préparation à l'entrée dans la vie adulte. Il constitue alors un moment d'expérimentation et de relative liberté où l'on peut encore «se chercher», profiter de sa jeunesse, poursuivre des formations complémentaires, et bénéficier du soutien familial.

Quand j'avais arrêté les cours du jour, je suis passé au cours du soir. Donc j'ai été obligé de m'inscrire chez Actiris comme demandeur d'emploi. En fait, je n'ai pas vraiment galéré pour trouver un boulot parce qu'au début je n'étais pas intéressé par un boulot, je voulais me concentrer plus sur mes études et après

c'est venu comme ça. Je me suis dit «ouais je dois trouver un petit mi-temps, un job étudiant, parce que j'avais droit aussi à un job étudiant, vu que j'étais en cours du soir mais après, j'ai trouvé vite un boulot. (Bilal, 25 ans)

En fait, j'étais demandeur d'emploi mais je n'avais pas droit au chômage, c'est-à-dire je ne touchais pas de chômage. Comment cela s'est passé? En fait, j'étais encore plus jeune: c'est vrai qu'il y a des moments où j'avais besoin un peu d'argent de poche mais pour avoir de l'argent, je demandais aux parents ou aux grands-parents. (Bilal, 25 ans)

Pour l'instant, je gagne un salaire, parce que j'ai un contrat à mi-temps et je suis encore inscrit chez Actiris. Ce n'est pas énorme pour vivre seul mais là, pendant un an, je suis encore chez mes parents qui m'ont dit que pendant un an, il n'y avait pas de souci: «tu peux rester le temps de mettre de l'argent de côté pour ta vie après». Et donc oui, c'est dans le but de trouver l'année après si ce n'est un temps plein en tous cas plus d'heures quitte à changer d'endroit. (Maxou, 25 ans)

Dans la jungle administrative

De l'aveu même des responsables des services d'emploi, la législation et la réglementation en matière de chômage est une des plus complexes, d'autant plus qu'elle a connu de nombreuses modifications ces dernières années. On peut d'ailleurs dire que ces modifications vont toutes dans le même sens, celui d'une restriction et d'une conditionnalisation chaque fois plus sévère pour l'accès et le maintien des droits aux allocations de chômage, et pour les jeunes qui sortent des études, aux allocations d'insertion: non accès des jeunes de plus de 25 aux allocations d'insertion sur base des études, contrôle accru du comportement de recherche active d'emploi, limitations des dispenses... Il en résulte une réglementation à la fois opaque et souvent discriminante. Un jeune inscrit comme demandeur d'emploi peut-il reprendre des études en promotion sociale? Peut-il travailler comme bénévole dans une association? Un jeune qui termine ses études à 24 ans pourra-t-il bénéficier des allocations d'insertion? Que se passe-t-il si l'ONEM estime que le jeune n'a pas fait suffisamment d'efforts pour trouver un emploi?

Les professionnels des services d'emploi s'y perdent eux-mêmes. Il n'est dès lors pas étonnant que les jeunes s'y égarent, même si certains deviennent, par la force des choses, de véritables spécialistes du droit social.

Pour s'en rendre compte, le témoignage de Soumaya (22 ans), qui est à la fois demandeuse d'emploi, étudiante et bénévole, est tout à fait édifiant. (Accrochez-vous, c'est complexe !)

Je suis demandeuse d'emploi parce que je n'ai pas pu garder mon statut d'étudiante et c'est ça le problème. Moi, j'aurais aimé garder mon statut d'étudiante et continuer à faire des jobs d'étudiant pendant ces trois années. Et le souci, c'est comme j'ai cours le samedi, je ne pouvais pas garder mon statut d'étudiante. Parce que le samedi, cela ne comptait pas. Enfin, cela me fait quand même 8 heures de cours, plus le mardi et le jeudi.

Je trouvais ça dommage parce que cela ne m'aurait pas dérangée en fait d'avoir un statut d'étudiante.

Et cela aurait changé quoi pour toi?

Ne pas devoir aller rendre des comptes à l'ONEM. Parce qu'à côté de ça, l'ONEM nous embête quand même. Même si on est en formation, même quand on doit présenter ou qu'on doit faire des stages, on doit demander l'autorisation parce que si on ne le fait pas, ils pourraient croire qu'on fait du travail au noir. C'est ça qui est dérangeant, c'est de devoir rendre des comptes à l'ONEM. C'est vraiment le côté «ONEM», administratif.

Est ce que tu peux nous en dire plus justement de ce rapport à l'ONEM ? Parce que tu utilises le mot «embêter», tu dis «on» est dérangé ...

On est dérangé parce que quand on arrive et qu'on explique «ben voilà, on n'a pas trouvé d'emploi» et qu'on nous regarde comme si on n'avait jamais rien fait, alors que j'ai un programme très chargé: je sors de chez moi à 8 h et je reviens à 21h. Donc, quand on me dit que je n'ai rien foutu, c'est normal que ça m'embête un peu parce que non, je ne fous pas rien. Je prépare mon avenir, je me forme, je me fais ma petite expérience. Alors quand on minimise tout ça, c'est embêtant.

Cela donne le sentiment de gratter un peu, de gratter l'Etat. On nous fait croire qu'on nous donne des allocations et sous prétexte qu'on nous donne de l'argent, on doit leur rendre des comptes. Je ne trouve pas ça normal! Si on m'a autorisée d'avoir des allocations de chômage, que je suis dans les conditions, c'est que c'est un droit! Je ne viens pas faire la manche à l'ONEM pour qu'ils me donnent l'argent.

On t'a ouvert un droit et après?

Et après voilà, on vous fait croire que c'est nous qui l'avons imposé, limite on les a supplié alors que pour moi, c'est un droit qu'on m'a accordé alors je...je ne vois pas pourquoi toute cette pression.

Tu parles justement de ces contacts avec l'ONEM donc j' imagine que tu as dû avoir des entretiens, ou en tout cas, il y a eu des convocations?

Oui, surtout, les moments où je n'ai pas compris, c'est la période de stage. Donc il y a une période de un an où on est en stage d'insertion. Pendant un an, on est en stage d'attente et pendant cet «un an de stage d'attente», je crois que c'est à ce moment-là que j'ai été le plus convoquée, alors que je ne touchais rien. Et je devais venir me justifier en permanence. Pourtant, je ne touchais rien. A la limite quand on touche, c'est normal de quand même venir justifier mais à partir du moment où on ne touche rien... je ne comprends pas.

Et tu as des souvenirs précis d'expériences, de quelque chose qui t'a marquée?

J'étais en entretien à l'ONEM, il m'expliquait, il me demandait pourquoi je n'avais pas trouvé alors que c'est un secteur où il y a beaucoup de demandes sur ACTIRIS etc. Et c'est vrai qu'il y a beaucoup de demandes mais moi, par exemple, je n'ai pas envie de retirer mon voile pour travailler et j'expliquais qu'il y avait eu des entretiens où on me demandait d'enlever mon voile, et c'était une des raisons pour laquelle ça me dérangeait, et la personne me disait: «il faudrait peut-être songer à l'enlever et à accepter sinon vous n'avez rien à faire chez nous». Franchement, j'avais été choquée par ses propos, je ne trouvais pas cela normal qu'il me dise ça, tout simplement. Et il y a aussi un autre moment où j'expliquais qu'une des difficultés que j'avais c'était aussi la formation, que je n'avais pas envie de laisser tomber, que j'étais à l'aise dedans, que c'était vraiment ce que je voulais faire, je voulais continuer là-dedans, ben y en a un qui disait: «ça vaut pas grand-chose, il vaut mieux peut-être songer à arrêter aussi et trouver du boulot.» Donc ça, c'était les deux choses qui m'avaient marquée.

Cela t'a donné quoi comme impression?

Que ça ne valait rien ce que je faisais! Alors que pour moi, cela avait toute son importance. Je ne comprends pas pourquoi il me disait ça, quel était l'intérêt. En plus, j'aurai pu ne pas le leur dire. J'ai fait preuve d'honnêteté et ils ont osé me dire ça... Je trouve qu'ils n'ont pas de limites dans leurs propos, des fois. J'ai même été une fois avec une amie, elle est sortie de là en pleurant alors que son évaluation avait été positive mais elle avait été tellement rabaisée qu'elle en est sortie en pleurant.

C'est à la fois le contenu et la manière?

C'est surtout la manière. Mais heureusement, ils ne sont pas tous comme ça. En fait, c'est comme on dit, c'est toi et ta chance quand tu vas là. Il y a des personnes super sympas, à l'écoute de ce qu'on dit; d'autres qui se permettent de te juger, de donner leur opinion alors qu'ils ne sont pas là pour ça en fait.

Pendant le stage, on est aussi convoqué chez ACTIRIS. Chez ACTIRIS, cela se passait très bien. Celle qui me suivait, elle voyait que j'étais dans ma formation, que dès que j'étais convoquée, j'étais présente, que je faisais mon maximum de mon côté, donc elle me laissait tranquille, elle ne me faisait aucune remarque, elle m'encourageait, c'est une des personnes qui m'a vraiment encouragée à continuer ma formation.

Je trouve qu'on est un numéro sur la liste de toutes les personnes qui doivent passer... Il y a des gens qui ont une situation difficile...moi ça va, je n'ai pas de situation difficile et c'est ce que j'ai voulu expliquer au conseiller qui a dit: «on pourrait vous enlever vos allocations de chômage si vous ne dites pas

que vous êtes en stage parce que cela pourrait porter à confusion etc., l'ONEM a le droit de refuser que vous soyez en stage, s'il estime que ce n'est pas nécessaire.». D'ailleurs, j'avais demandé une dispense pour un stage qui n'avait pas été acceptée. Je lui disais clairement que si ça devait se faire, ça se ferait parce que moi cela ne me dérangerait pas qu'on me retire les allocations parce que je préfère qu'on me retire mes allocations de chômage plutôt qu'on m'interdise de faire un stage... alors qu'il y a des personnes qui ont des situations beaucoup plus compliquées, qu'ils n'ont pas le choix, ils ne sont pas reçus en tant qu'«êtres humains», en tant que personnes qui ont une situation difficile, qui ont des soucis, mais en tant que numéros. Rien que recevoir la lettre, le papier, la couleur du papier, elle est différente, c'est écrit en gras, la date, «si vous ne venez pas, attention». Rien que quand on reçoit le courrier à la maison, c'est impressionnant.

Tu crois que c'est dû à quoi?

Parce qu'on sait qu'on est attendu au tournant.

D'autres témoignages évoquent cette jungle administrative dans laquelle sont plongés les jeunes, tout en relevant qu'il s'agit ici de jeunes disposant de suffisamment d'information et de compréhension du système pour faire valoir leurs droits.

Le conseiller emploi n'était pas au courant qu'il y avait eu un changement de loi en janvier 2015. On était en février, je lui ai posé la question et il m'a dit «je ne sais pas du tout de quoi vous parler, je vais demander à mes collègues». Il est revenu 10 minutes plus tard en disant «ah ben oui, vous n'aurez pas droit aux allocations chômage parce que vous allez avoir 25 ans à la fin de votre stage d'insertion». Cela annonce un peu la couleur du truc et à côté de ça, il m'a envoyé une fois une offre d'emploi par courrier et il n'y avait même pas la mention du lieu; ni du type de contrat. Donc complètement inutile. (Claudie, 21 ans)

« Bah oui, tu viens, t'es presque plus informée qu'eux, ce n'est pas normal. Et puis je n'ai pas l'impression d'être suivie de manière très... je sais que c'est compliqué, qu'il y a beaucoup de gens, etc. mais j'ai eu des papiers qui arrivaient dans ma boîte et qui se contredisaient ! Vous n'êtes plus inscrite, vous êtes encore inscrite, vous avez fini, ha non vous n'avez pas fini, vous avez droit aux allocations, ha non vous n'y avez plus droit,... Ce n'est pas terrible quoi. (Léa, 25 ans)

Quelles sont les stratégies de recherche d'emploi?

Dans une recherche portant sur des jeunes sortant sans le baccalauréat, de l'école française, les sociologues Didier Demazière et Claude Dubar avaient constaté la diversité des «stratégies» mises en œuvre par les jeunes pour tenter de trouver du travail: certains étaient passés par les dispositifs publics, d'autres pas; certains avaient utilisé l'apprentissage et d'autres des relations familiales ou amicales; certains avaient repris des études et d'autres attendaient une aide providentielle.

Plusieurs attitudes et stratégies avaient ainsi été mises en évidence:

- L'abandon de la recherche d'emploi associé à l'impression de se trouver dans un cul-de-sac et à celle de n'avoir d'autre objectif que d'occuper son temps;
- La rationalisation de la recherche d'emploi. Il s'agit de la conformité au modèle officiel où les personnes visent à trouver un emploi selon des méthodes et une organisation précise de la recherche. Les personnes qui se trouvent dans cette catégorie voient la recherche d'emploi comme une compétition avec d'autres;
- La ritualisation de la recherche d'emploi. Il s'agit de l'intériorisation de la catégorie de chômeur. Les personnes répondant à cette catégorie font les choses qu'il y a à faire et qu'on leur demande de faire mais sans trop y croire;
- Le renversement de la recherche d'emploi qui se caractérise par une grande activité mais peu orientée vers l'emploi traditionnel. Les personnes qui renversent leur recherche d'emploi mobilisent leurs réseaux relationnels et développent des stratégies d'entraide mutuelle leur permettant de vivre matériellement et d'exister symboliquement.

Parmi les jeunes rencontrés à Ixelles, on constate également la diversité des stratégies d'emploi. Si certains s'engagent dans une démarche systématique, en cherchant à la fois à se constituer un réseau et à prospecter; d'autres n'ont pas encore vraiment d'idées. Tous semblent pourtant avoir intériorisés qu'on ne leur offrira pas sur un plateau l'emploi rêvé; et qu'ils ne pourront d'abord compter que sur eux-mêmes.

Je recherchais sur des sites internet mais pour des petits boulots, pour mettre de l'argent de côté, je ne postulais pas vraiment sérieusement, enfin vite fait pour mon conseiller Actiris mais je savais que si j'avais un boulot, je voulais d'abord partir, c'était ma priorité. Donc, vraiment chercher, chercher, j'ai dû chercher deux mois et demi. (Claudie, 21 ans)

Je vais commencer par des petits trucs par exemple, travailler dans un truc où ils conseillent le droit, un truc comme ça, je n'ai pas d'idées précises. (Prince, 21 ans)

Et si tu as besoin d'un conseil pour trouver un emploi, à qui t'adresserais-tu?

A une assistante sociale, mais j'en connais pas beaucoup. Ou je pourrais aller sur mon PC, car sur mon PC il y a des sites intéressants. Donc je m'adresse à mon PC qui est un ami virtuel en fait. Il y a plusieurs sites sur lesquels je vais. Je vais sur Vivastreet, je vais sur Tropviteemploi, sur Students.be... (Idylle, 19 ans)

Bien que, pour la plupart, ils identifient les intermédiaires du marché de l'emploi, en premier lieu ACTIRIS et les Missions Locales, ils n'en attendent pas grand-chose.

J'ai entendu beaucoup de critiques. Je ne pense pas qu'Actiris soit le top car je connais plein d'amis qui sont chez ACTIRIS et ça n'aide pas. Au niveau de l'emploi, je ne sais pas vers qui me tourner. (Jérôme, 21 ans)

Je n'attendais rien. Je savais qu'il fallait vraiment affronter ça tout seul. Non, je pense que c'est les proches, la famille, les potes énormément et le réseau. On parle beaucoup d'ACTIRIS. Apparemment quand tu as fini l'école, tu dois aller là-bas pour t'inscrire. (Prince, 21 ans)

Si tu as besoin d'un conseil pour trouver un emploi, tu t'adresserais à qui?

A une Maison de job, je ne vois pas trop, et ils nous donnent des pistes, genre des maisons qui aident les jeunes à trouver des emplois, ou aller voir des magasins et demander. (Fatouma, 15 ans)

A la Maison de l'emploi. Je suis venu parce qu'on m'a dit qu'avant de commencer à chercher un boulot, il faut déjà une lettre de motivation et un bon CV. Et pour ça, je me suis renseigné très vite, pour avoir ces deux-là, et on m'a dit que la Maison de l'emploi aide pour les CV. (Bilal, 25 ans)

De fait, plusieurs ont déjà expérimenté un traitement bureaucratique et impersonnel.

Franchement, mes proches. La seule structure qui aurait pu m'aider mais qui m'a été complètement inutile, c'est Actiris. Donc voilà, mon conseiller était complètement inutile. Je crois qu'il ne saisissait pas très bien ce que mes études renfermaient, ni ce dont j'avais envie. Il avait beau faire semblant qu'il comprenait, il ne comprenait pas! (Claudie, 21 ans)

J'ai aussi fait un peu le salon des métiers, des espaces ouverts avec des gens qui sont attablés avec des prospectus et des machins, et parfois l'un ou l'autre poste à pourvoir... en tout cas j'ai jamais rien trouvé là-bas. C'est beaucoup de l'information sans qu'il y ait... Je suis jamais sortie de là en me disant « waouw, j'ai des nouvelles perspectives. » (Léa, 25 ans)

Pourtant, là où ils ont pu rencontrer un interlocuteur à la fois à l'écoute, non jugeant et engagé, ils l'ont fortement apprécié. Pour les jeunes, l'approche et l'accroche sont toujours relationnelles et interpersonnelles, jamais institutionnelles.

Infor jeunes, je trouve qu'ils font bien leur boulot, il y a vraiment une bonne aide pour les jeunes, et donc si je dois donner un conseil pour les jeunes «aller là-bas». Il y a vraiment des gens qui travaillent, qui sont vraiment là pour l'avenir des jeunes. Si maintenant, je dois faire un choix, franchement j'irais bien là-bas. (Prince, 21 ans)

Au CPAS, j'ai une assistante sociale qui s'occupe de mon dossier et ça m'aide beaucoup; par rapport à mes études, par rapport à mes revenus, parfois par rapport à mes factures, quand je n'arrive pas à m'en sortir, elle m'aide. (Alexandra, 24 ans)

Je suis tombée sur une nana super chouette. Ça m'arrangeait bien parce qu'elle avait aussi fait droit, donc elle pouvait me donner tous ces tuyaux à elle, sur quels sites aller voir. J'ai trouvé qu'elle était très efficace. Actiris, ça dépend un peu d'une fois à l'autre. J'ai été contactée une fois cette année pour un pré-entretien avec eux, ils faisaient une pré-sélection. La personne que j'avais vue, je l'avais trouvée très bien. Mais il y a parfois des gens que je rencontre où c'est non, c'est n'importe quoi. Tu leur poses des questions et ils ne savent pas répondre ! Ils t'embrouillent encore plus. (Léa, 25 ans)

L'espace public: un espace pour chacun, un espace pour tous?

L'espace public, c'est à la fois un espace physique et géographique; ce qui n'appartient à personne et à tout le monde, et qui est en général géré par les pouvoirs publics, comme le sont les rues, les parcs et les places. C'est le lieu d'une sociabilité diffuse où des anonymes et des inconnus se côtoient et interagissent. C'est l'espace du quartier, de la commune, de la ville.

Mais c'est aussi l'espace symbolique et politique du vivre ensemble, celui de la polis, au sens de cité, mais également celui de la police, dans ses fonctions de «garante de l'ordre public», et de la politique, comme organisatrice du vivre ensemble. Comment les jeunes d'Ixelles s'approprient-ils et investissent-ils l'espace public? L'apprécient-ils? S'y sentent-ils «à leur place» ou bien parfois « indésirables»? Quelle est leur géographie urbaine?

Quel est leur rapport aux institutions, autorités et services publics?
Et que feraient-ils s'ils étaient bourgmestre?

Ixelles, une commune où il fait bon vivre

De manière unanime, et même enthousiaste, Ixelles est vécue comme une commune où il fait bon vivre: une offre diversifiée de services, de commerces et d'activités, une mobilité aisée en transports en commun, une diversité et une richesse culturelle, un sentiment de sécurité...

Ouais, grave. Franchement, ouais. Je ne sais pas si c'est parce que je vis ici, que j'ai connu que ma commune, en tout cas, elle vraiment bien. Mais, ouais, je la considère un peu comme mon petit foyer... Je me sens à l'aise à Ixelles. (Jamila, 21 ans)

C'est un très bon quartier, il y fait bon vivre, il y a beaucoup de personnes étrangères ce qui permet d'avoir différentes communautés, d'échanger au niveau de la culture, au niveau des restaurants, des commerces et compagnie. Il y a tout ce qu'il faut au niveau des transports en commun, magasins, il y a tout quoi. (Jérôme, 21 ans)

C'est multiculturel, donc il y a un peu de tout, tu peux t'attendre à des arabes, des chinois, des blancs, des russes, ... (Prince, 21 ans)

Quel serait pour toi le point positif de la commune d'Ixelles?

La liberté, la liberté de bouger, de sortir. Et en même temps, il y a beaucoup de magasins, c'est très bien.

Et le point négatif de la commune?

Je n'en vois aucun. (Fatouma, 15 ans)

Il y a beaucoup d'activités, il y a beaucoup d'enfants, il y a beaucoup de centres de jeunesse, voilà. (Jordan, 12 ans)

Franchement, c'est une chouette commune pour les jeunes, c'est une commune où il fait bon vivre, il y a tout à proximité, il y a de tout, au niveau des commerces, au niveau des personnes, au niveau des écoles. Moi, j'ai toujours dit «Ixelles, c'est une commune où on pouvait vivre sans en sortir». On n'a pas besoin de sortir de cette commune-là, parce qu'on a les commerces, on a les écoles, même au niveau des activités extrascolaires. (Soumaya, 22 ans)

J'aime bien Ixelles car c'est là que j'ai grandi, que j'ai fait des connaissances. J'ai l'habitude de venir à chaque fois ici. A Ixelles, il y a beaucoup de choses à faire. Quand il fait beau à Ixelles, je vais à la piscine, je fais du vélo ou bien on va dans une salle de jeux, on mange ensemble. (Didi, 14 ans)

C'est une commune où il y a plein de possibilités. Autant en musique, théâtre,... mais bon parfois je ne vois pas trop où se finit Ixelles et où commence Saint-Gilles, on est un peu dans la partie où c'est un peu... Mais oui, je vais souvent au Marni, je trouve que les prix sont ok, surtout pour les concerts, théâtre, mais je vais moins au théâtre que voir des concerts. Il y a le Vendôme où il y a tout le temps de chouettes projections, il y en a plein qui sont gratuites, Festival des Libertés qui projette encore des trucs régulièrement, et ça c'est gratuit. (Jamila, 21 ans)

Moi, je trouve qu'il y a plein de trucs qui se passent à Ixelles, que ces soit au niveau culturel, musée,...c'est quand même énorme comme commune. C'est bien desservi, il y a vraiment moyen de se promener, d'aller voir des trucs très chouettes ...Je ne connais personne qui dit «je n'aime pas Ixelles». Je n'ai encore entendu personne me dire «je ne me sens pas bien» (Claudie, 21 ans)

On se sent en sécurité ici, qu'il y a plein d'activités et surtout les transports en commun, il y en a plein quoi ! Je veux dire, je n'ai pas besoin de voiture pour me déplacer ici... je fais deux pas, j'ai le 71, le 95, le 81, je vais partout, c'est ça qui est bien. (Jamila, 21 ans)

Dès qu'il fait beau, on n'a rien prévu, le jour même on se dit «ha tiens, pourquoi pas une promenade à Flagey ou au parc de l'Abbaye... ça aussi, c'est assez calme et c'est bien entretenu. (Jamila, 21 ans)

Il y a tout ce qu'il faut au niveau des transports en commun, magasins, il y a tout quoi. Je me balade partout à Bruxelles. J'ai peur d'aller nulle part. (Jérôme, 21 ans)

Je prends le 95, je descends à (...) et après je continue une rue et c'est là-bas. (Jordan, 12 ans, pour se rendre à la Maison de jeunes XI-J)

Cet attachement à la commune n'est pas vécu comme un enfermement ou un repli. Pas un ghetto, le quartier et la commune sont plutôt vécus comme un «camp de base» à partir duquel il est possible de sillonner et d'explorer la ville, au gré des amitiés et des activités.

On ne reste pas trop dans le quartier parce que vu qu'il y a plein de gens de la famille, on sait qu'ils vont radoter sur nous du genre, elles écoutent de la musique de Satan (car c'est du rock: Muse). Donc on évite de se retrouver dans le quartier. On va au centre-ville, on va à la Grand-Place, on va du côté de Sainte Catherine. On aime bien faire le quartier asiatique, il est chouette. On va voir les trucs de mangas. On va acheter des nouilles et puis après on va boire du thé au Darkroom café, rue Fossé aux loups, et par là il y a le Centre de la Culture Maroc-flamand. Et il fait du thé super-bon, tu rentres là-bas c'est une ambiance chaleureuse. (Cacahouète, 19 ans)

Je me balade partout à Bruxelles. J'ai peur d'aller nulle part. Je fais principalement du sport parce que je n'aime pas rester à la maison pour regarder la TV. Je fréquente le club sportif d'Auderghem. (Jérôme, 21 ans)

Nos critères pour aller quelque part, c'est surtout... le confort, et vu qu'on est étudiant, le prix que ça va coûter et l'ambiance du lieu. Je prends l'exemple du cinéma, même s'il y a un cinéma juste ici, à côté, je préfère quand même aller jusqu'à Laeken... parce que c'est plus confortable, parce qu'il y a des avantages pour les étudiants, parce qu'il y a un petit village... (Jamila, 21 ans)

Je joue à la maison. Je travaille. Je vais à la piscine, je vais au cinéma, je vais à beaucoup de choses et à la boxe, trois heures, tous les mercredis. (Jordan, 12 ans)

Quelques bémols

Cette unanimité est à peine contrebalancée par quelques bémols: la pression du trafic automobile, un manque d'espace vert, l'un ou l'autre endroit ressenti comme plus insécurisant ou moins agréable.

Peut-être la rue là, la rue de la petite Malibrans, là peut être que j'évite d'aller...

peut-être que voilà, ça fait qu'un détour... c'est vrai qu'elle me fait peur quand même cette rue... (Jamila, 21 ans)

A la Tulipe car il y a **des mauvaises fréquentations**. C'est quand il y a des grands qui n'ont pas un bon comportement et des autres qui ont un bon comportement mais ils sont influencés. Il y a un ami à moi dans l'école qui va à la Tulipe et qui me dit à chaque fois qu'il se fait taper. (Didi, 14 ans)

Je trouve triste tout ce qui est place de Londres, je n'aime pas...eh.... Ce que je n'aime vraiment pas, c'est toutes les voitures qui passent par ici; vraiment c'est trop. (Soumaya, 22 ans)

Il y a **pas de parc ou pas beaucoup de parc pour tous les petits**, pour trouver un parc pour les enfants je dois vraiment beaucoup marcher. Cela manque à Ixelles. (Lya, 21 ans)

Une surveillance policière parfois ressentie comme stigmatisante

Plusieurs jeunes témoignent également de l'expérience et du sentiment d'être regardés avec défiance et traités de manière discriminatoire en fonction de leur origine «étrangère» et de leur apparence.

Il y a trop de policiers, j'ai l'impression que c'est une commune ciblée de police et donc que...peut-être que c'est pour la sécurité des gens, c'est bien mais après je ne sais pas, je ne sais pas si c'est positif ou négatif mais pour moi, c'est négatif. (Jérôme, 21 ans).

Il faut le dire dans cette interview. Mes amis c'est des gens qui portent des joggings, des casquettes et tout mais ce ne sont pas des fumeurs ou quoi. Enfin, on ne fait rien du tout, on est juste en bande, on prend une balle de foot et on va jouer ensemble dans un parc, et il y a des contrôles. Et c'est souvent, il faut quand même le dire, **c'est souvent les «étrangers» que l'on contrôle**. (Kenzo, 16 ans)

Je suis musulmane et en plus voilée, je vois, et surtout les militaires, hou, comment ils nous regardent! Je n'aime pas comment ils font «nous on est l'autorité, nous on est les forts.». (Teddy Bear, 24 ans)

Y vivre plus tard?

De là à projeter sa vie future dans la commune, aucun ne l'exclut, mais aucun ne le garantit, conscient du prix des loyers et de l'immobilier, et surtout pour ne pas faire injure aux projets et aux rêves de voyage et d'ailleurs.

Dans quelques années, peut-être pas, car **ça coûte vraiment cher**... Et c'est peut-être aussi parce qu'elle est bien réputée... Cette commune, elle est vraiment bien. Après, si j'ai les thunes, moi je reste ici. (Jamila, 21 ans)

Est-ce que tu penses que tu pourras y vivre plus tard?

J'espère. Parce que de nos jours, il y a de moins en moins de maisons, d'appartements. Ça devient de plus en plus cher. Je ne sais pas si j'aurai les moyens. Quand on voit le prix d'un loyer pour une chambre: c'est 500 euros. On se dit pour quatre chambres, le minimum c'est 1000 euros. Je trouve quand même que les appartements sont chers. (Yasmine, 13 ans)

Est-ce que tu penses rester sur la commune plus tard?

A mon avis cela sera une question de prix. (Claudie, 21 ans)

Des usages différenciés des espaces publics

Toutefois, tous ne s'approprient pas l'espace public et les possibilités d'activités de la même manière, ni dans les mêmes espaces. Chacun a sa propre géographie de la commune et celle-ci est fonction des âges.

On change tous, on n'attend pas la même chose d'une ville en fonction de l'âge qu'on a. Quand tu as 16 ans ou que tu en as 25, tu n'attends pas les mêmes choses, tu ne fais pas les mêmes choses, tu ne veux pas les mêmes choses. Là, comme ça, je ne sais pas ce qui a changé. (Claudie, 21 ans)

Les associations et services Jeune comme passeurs de monde

A cet égard, pour ceux qui les connaissent, les services jeunesse ont une fonction de «passeurs», permettant de découvrir de nouveaux mondes et de tirer parti des opportunités existantes.

Ouais, il y a plein d'activités qui s'organisent. Je trouve ça vraiment cool. **J'ai eu l'occasion d'aller, avec l'asbl Dynamo, de découvrir un peu ce qui s'organise**... C'est surtout grâce à cela que j'ai découvert ce qui se fait surtout à Ixelles, niveau festival, des petites salles de concert. Cela nous a aussi permis **d'avoir accès à plein de tickets réduits**... ça c'est vraiment super intéressant, surtout quand t'as pas forcément les thunes pour aller te payer une place à 15 euros quand t'as vraiment envie d'aller voir un festival ou d'aller quelque part... ça nous permet aussi d'aller voir d'autres jeunes et c'est plus gai, d'être à plusieurs que d'y aller toute seule. (Teddy Bear, 24 ans)

C'est surtout grâce à Dynamo que j'ai découvert ce qui se fait surtout à Ixelles, niveau festival, des petites salles de concert, comme celle qui a à Flagey. (Jamila, 21 ans)

Avec Samarcande, une AMO d'Etterbeek, des fois on va au bowling, des fois au parc, un peu partout. On est dans un groupe, on se connaît tous et on s'entend tous bien aussi. Pas comme avec ma classe, parce qu'il y a beaucoup de conflits entre les garçons alors que dans le groupe qui va à Samarcande on s'entend tous bien. (Yasmine, 13 ans)

Plusieurs disent d'ailleurs leur regret de ne pas avoir eu connaissance plus tôt de ces opportunités, tout en évoquant la fonction que remplit désormais d'Internet comme principale source d'information.

Je ne savais pas et je trouve ça dommage, qu'il n'y ait pas de Maison de jeunes dans mon quartier. J'aurais trouvé ça intéressant parce qu'il y a des chouettes choses qui sont mises en place parfois, des voyages humanitaires etc., moi j'aurais aimé peut-être pouvoir faire ça plus jeune.

Bon, maintenant qu'il y a Facebook et que beaucoup de Maisons de jeunes se mettent sur Facebook et qu'on voit qu'une telle Maison de jeunes a fait un voyage humanitaire au Sénégal, que telle ASBL a fait un voyage humanitaire là-bas, ben on se dit qu'à Ixelles, il n'y a jamais rien eu de tout ça, ou en tout cas, on n'entend pas parler. (Soumaya, 22 ans)

Ce rôle de passeur, c'est parfois même à l'occasion des entretiens réalisés dans le cadre de cette enquête que l'intervieweur l'effectue...

Sinon, à part l'école, qu'est-ce que tu fais de tes temps libres?

Rien, dès que je rentre de l'école, je prie, je fais mes devoirs puis je me couche.

Mais sinon tu disais que tu faisais aussi de la danse, c'est ça?

Oui là, je vais commencer la danse mais l'année prochaine.

Est-ce que tu trouves facilement des informations pour trouver des cours justement?

Tout près de chez moi, non.

Est-ce que tu penserais contacter une association qui pourrait t'aider à trouver un cours justement près de chez toi?

Je n'ai pas pensé mais je voudrais bien, ouais. (Fatouma, 15 ans)

Il y a Infor Jeunes. Tu peux les contacter et leur expliquer que tu cherches un cours de Hip-Hop près de chez toi et comme ça, ils peuvent t'aider.

Ah je ne savais pas ça. D'abord je vais chercher sur Internet et si je ne trouve pas, je le ferais. (Fatouma, 15 ans)

Ce rôle de passeur, les services et associations Jeunesse l'effectuent également en cherchant à connecter les préoccupations des enfants et des jeunes à l'aménagement de l'espace public.

Il y a eu une nouvelle plaine de jeux. Mon petit frère, il a dit «la balançoire, elle est grande, même toi tu peux monter dessus!» (rires). C'est chouette parce qu'on sent qu'on a été écoutés parce qu'on l'avait dit, parce que ce qui avait été mis avant, c'était super dangereux. Et du coup, comme vous étiez passés là avec Céline, Marco, on s'est sentis écoutés, c'est plus sécurisé pour les enfants. Là, il n'y a pas de voitures qui passent, avant il y avait des voitures qui passaient; on sent que les gens font plus attention. (Soumaya, 22 ans)

Rapport à la politique: distance et défiance

Désireux de profiter de l'espace public et de faire part de leurs envies et propositions, ces jeunes, qui ont pourtant en commun d'être ceux qui sont touchés par les services et associations de jeunesse, sont pourtant fort distants et défiant à l'égard de la politique en général, y compris au niveau communal.

Est-ce que tu t'intéresses à ce qui se passe dans la commune?

Non. (Soumaya, 22 ans)

Pas des masses. (Léa, 25 ans)

Cela ne m'intéresse pas des masses. (Claudie, 21 ans)

Oui, vite fait. (Jérôme, 21 ans)

Je ne sais pas ce qu'ils font les bourgmestres. (Boxeuse, 16 ans)

Pfff, déjà la politique en Belgique c'est très compliqué. Ce n'est pas un truc qui m'intéresse principalement. Le seul moment quand j'ai senti que j'étais proche, c'est quand j'étais dans le conseil des jeunes d'Ixelles et que les politiciens ce n'est pas juste des images sur des cartes, par exemple un échevin que je connais, il est super, il est trop cool. Une fois il m'a klaxonné dans la rue, j'ai dit «oh super, je le connais le mecl!». Mais après ils ne sont pas tous comme ça. Donc c'est hypocrite encore une fois. (Teddy Bear, 24 ans)

Ah si on doit commencer à parler de politique... déjà, il faut savoir s'ils font bien leur travail ! Après, je ne veux pas critiquer le travail des autres, donc franchement, je ne sais pas trop. (Prince, 21 ans)

La maison communale. Quand j'étais petit, je pensais que c'était le château du roi. Non. Je ne suis pas trop la politique et tout. Parce qu'il y a beaucoup de débats et je ne comprends pas trop ce qu'ils veulent dire. (Didi, 14 ans)

Je ne m'intéresse pas encore à la vie politique d'Ixelles parce que pour moi, déjà c'est assez compliqué, ça m'embête, ça m'ennuie plus qu'autre chose. (Idylle, 19 ans)

Si j'étais bourgmestre...

Je ferais des journées où on devrait se déguiser: journées «lapins» (rires). (Boxeuse, 16 ans)

Je ne sais pas si je changerais grand-chose. Il y a déjà pas mal de choses qui sont mises en place, c'est vraiment cool.

Peut-être faciliter l'insertion des jeunes au niveau de l'emploi, des jobs étudiants. Ça, j'ai toujours eu du mal à trouver des jobs étudiants....

Je pense qu'à Ixelles, il manque cruellement d'infrastructures sportives et on ne pousse pas assez les gens à aller faire du sport. Quand on regarde dans d'autres communes, comme Woluwé, à tous les riverains, il a été distribué des cartes pour aller faire du sport gratuitement et je pense que c'est une très très bonne initiative. Quand on regarde, les gens sont de plus en plus en surpoids, ils sont sédentaires etc. En plus, des infrastructures sportives supplémentaires permettraient d'avoir de l'emploi, il en manque. Essayer de créer plus d'emplois, plus de possibilités. (Jérôme, 21 ans)

Eh... les rues plus grandes parce que c'est un peu étroit. (Fatouma, 15 ans)

Hou là ! J'arrêteraient les travaux de la STIB, ça c'est partout! Pendant 20 ans minimum ne faites plus rien. (Teddy Bear, 24 ans)

J'ajouterais des plaines, des espaces verts. Je trouve qu'il n'y a pas assez d'espaces verts dans la commune.

Je serais vigilante aux sorties des écoles parce que par exemple chez moi, il y a souvent des bagarres avec des jeunes d'une école, contre une autre. Plus d'une fois, j'ai vu qu'ils se bagarraient, que la police intervenait, du coup je mettrais des gens qui assurent un peu la sécurité à la sortie des écoles. Et puis je mettrais aussi en place des activités pour les enfants de tout âge, les petits, les grands, des activités ludiques, intéressantes qui ne se font pas à l'école.

Je mettrais en place un mur qui serait dédié aux jeunes du quartier, où chacun pourrait aller s'exprimer dessus, par des tags, par un dessin, par un message, par plein de choses et en faire «leur mur». C'est «notre mur», c'est à Ixelles que

cela se passe... Peut-être qu'ils ne feraient pas des graffitis sur les maisons, je ne sais pas. Si un mur n'est pas suffisant, je mettrais à disposition deux grands murs (rires) ! Un mur par rue (rires)! (Soumaya, 22 ans)

Je mettrais à disposition aussi des activités pour les mamans, je trouve qu'il n'y en pas dans le quartier,... des heures à la piscine, pour les mamans qui aimeraient nager, qui aimeraient être entre elles, pour apprendre à nager, pas forcément dans un endroit mixte,... (Soumaya, 22 ans)

Je mettrais beaucoup d'opportunités pour les jeunes; par exemple des activités qu'ils aiment bien. Au moins, une grosse liste comme ça au moins, les jeunes, voilà, au lieu de rester à la maison, il y a des activités intéressantes, qui pourront servir pour quelque chose, pour l'avenir et pour maintenant. (Prince, 21 ans)

J'aurais fait une plus grande école pour plus d'élèves. Des grandes classes. Des grands parcs pour des jeunes. (Didi, 14 ans)

Je changerais le prix des loyers, direct, la première chose. (Yasmine, 13 ans)

Je mettrais un peu plus de plaines de jeux parce que pour moi il n'y en a pas beaucoup. J'essayerais de faire de la rue Sans souci une rue piétonne parce que bon, ce serait quand même assez marrant. (Idylle, 19 ans)

Je ferais que tout soit piétonnier, aucune voiture que des pistes cyclables, des vélos mis à la disposition des gens; qu'on favorise la voiture électrique et qu'on arrête toutes ces bagnoles. Les pistes cyclables ne sont pas assez bien aménagées, t'as pas assez d'endroits où garer ton vélo, tu le gares à un poteau public puis après, il y a un policier qui te demande de le bouger de là. (Cacahouète, 19 ans)

Si je rêvais, je mettrais des activités un peu plus culturelles et un peu plus technologiques, surtout qu'évidemment j'aime ça. La Belgique n'est pas au top. À Bruxelles- J, j'ai fait un stage impression 3D, c'était vraiment chouette, bien réalisé etc., donc faut continuer dans cette voie-là. (Antonin, 16 ans).

Intégrer plus d'activités pour les jeunes et les personnes âgées. Pétanque, jeux d'échec, de dames. (Emmanuel, 15 ans)

Je vais essayer d'écouter un peu plus les jeunes, ce qu'ils veulent. Retirer la cravate et le costume et descendre voir les quartiers, les jeunes, qu'est-ce qu'ils cherchent, qu'est-ce qu'ils veulent, essayer de les comprendre et de les écouter. (Bilal, 25 ans)

Comment t'imagines ta situation dans trois ans ? Et dans 10 ans ?

Je crois même que je vais bouger de pays. (Boxeuse, 16 ans)

Réussir mon bac pour avoir un bon travail. (Didi, 14 ans)

Je pense d'abord partir faire le tour du monde avec mon sac à dos. Ce n'est pas à 45 ans que je vais le faire. Si je finis mes études, j'aurai 25 - 26 ans et là c'est déjà la limite. Et après ce sera: réveille-toi pour aller travailler et acheter ta tartine pour encore retourner travailler et encore acheter sa tartine. (Cacahouète, 19 ans)

C'est assez flou vraiment. Je ne sais pas du tout. Ben soit avec un travail et un appart ou soit en Thaïlande, un des deux. (Blabla, 19 ans)

Que j'ai un métier, mais pas par exemple aller au Quick, pas travailler au Quick. Etre médecin, des trucs comme ça. (Jordan, 12 ans)

C'est une question qui me fait beaucoup stresser. L'avenir, c'est quelque chose qui me fait extrêmement peur. Je ne me vois pas payer des factures, nourrir une famille, avoir un job tous les matins. Enfin, tout ça, c'est des trucs que je ne me sens pas prêt à assumer. (Kenzo, 16 ans)

J'aimerais bien travailler dans la commune d'Ixelles et j'aimerais me diriger vers tout ce qui est décrochage scolaire, aider les jeunes. (Jérôme, 21 ans)

J'espère pouvoir continuer mes activités, pouvoir faire autant de choses que maintenant, pouvoir continuer à toucher à tout, pouvoir continuer à me former... et puis partir voyager en Asie. (Soumaya, 22 ans)

Je me vois en train de travailler comme puéricultrice. Mariée pour moi c'est important. Une maison. (Yasmine, 13 ans)

J'espère avoir trouvé un truc intéressant, un boulot intéressant. Et idéalement, je m'étais dit; ok, je reviens, je fais mes trois ans de stage et puis je repars en voyage. Là, ça va être un peu juste si c'est dans trois ans, car là, je ne travaille pas encore. (Léa, 25 ans)

J'ai deux avènements en tête. En fait, j'hésite entre construction et journalisme. Je voudrais en fait être journaliste, mais pas un journaliste derrière son bureau de la RTB qui voit la pluie tomber. (Idylle, 19 ans)

J' imagine ma vie paisible, je n'ai pas envie d'avoir des problèmes. Trouver un bon travail (Emmanuel, 15 ans)

Je ne sais pas, j'me casse d'ici. D'abord je termine toutes mes études, après je pars. (Issam, 15 ans)

Plongée dans mes études, parce que j'espère que, moi je veux continuer mes études. (Doudou, 13 ans)

Je suis encore jeune donc j'ai encore le temps. Ben, j'aimerais bien avoir un appartement, quand même ce serait bien. Et peut-être commencer à fonder une famille. Dans trois ans, cela serait pas mal. (Kevin, 24 ans)

C'est une très bonne question, j'ai un peu de mal à y répondre. (Blabla, 19 ans)

Devenir adulte

Qu'est-ce que ça veut dire pour toi: devenir adulte?

C'est quelqu'un qui peut avoir des responsabilités, sur qui on peut compter, qui ne fait pas n'importe quoi, qui peut être sérieux. Chez nous, parce que moi je suis arabe, on ne part pas de chez nous à 18 ans. C'est quand on se marie qu'on part de chez nous donc ce n'est pas ça qui fait qu'on est adulte. (Boxeuse, 16 ans)

De savoir se débrouiller sans ses parents, cela résume un peu tout. (Fatouma, 15 ans)

Au départ, devenir adulte, pour moi, c'était m'engager dans une formation professionnalisante. Etre dans des études qui vont me conduire à mon métier, ça c'était pour moi la première des choses. Maintenant, c'est avoir plus de responsabilités, avoir un appartement, de l'argent... (Jamila 21 ans)

Être autonome sans le CPAS. (Alexandra, 24 ans)

C'est prendre conscience des difficultés du monde et essayer de trouver des solutions. (Cacahouète, 19 ans)

Cela veut dire devoir payer des factures (rires), avoir un job, prester ses 38 heures semaine. Ouais blague à part, cela veut aussi dire s'occuper des choses de la vie, s'occuper de donner le bon exemple aux générations à venir, à leur montrer le bon chemin à suivre. Enfin moi, ce que je donne comme conseils en ce moment quand je croise des plus jeunes, mon petit frère en premier, c'est faire des études supérieures, ne pas lâcher. (Elias, 24 ans)

Quand tu es adulte tu es prêt à être toi, sans dépendre de quelqu'un. Et malheureusement comme on vit dans un système ; quand on assume ses choix, ses idéaux, ses pensées, la société n'est pas prête à nous aider à les assumer. Donc malheureusement quand on assume, il faut être solide. Il y a des adultes qui par volonté de confort, qui par volonté de ne pas être marginalisé, sont rentrés dans le moule, en faisant leur métrou-boulot-dodo ; ils ont juste tourné la page en se disant «c'était un espoir, c'était une futilité, c'était un rêve d'enfance.» (Idylle, 19 ans)

Etre adulte, c'est être responsable, être responsable de plein de choses, ne pas se comporter comme un gamin, comme un jeune comme moi. (Yaguine, 22 ans)

Je ne vais jamais dire que j'ai atteint mes objectifs, je veux toujours avoir des objectifs à atteindre, sinon cela ne sert à rien de continuer. Il ne faut jamais dire «je suis arrivé, j'ai réussi», il faut toujours avoir des projets. (Bilal, 25 ans)

Quand j'aurai fait mon tour du monde, quand j'aurai été en Asie, voilà, je serai une adulte accomplie. (Soumaya, 22 ans)

C'est se dire «maintenant, je prends les choses en mains, c'est moi qui décide de mon avenir.» Tu peux avoir 60 ans et être encore un gamin dans ta tête ou en avoir 15 et être déjà un adulte dans ta tête. (Yasmine, 13 ans)

Être jeune c'est encore avoir un filet de sécurité quand on fait ses conneries. (Maxou, 25 ans)

Devenir papa, travailler, prendre soin de ses enfants, les nourrir, trouver des écoles. (Didi, 14 ans)

Ah c'est un grand travail, ça.... (Prince, 21 ans)

En fait sur papier, je suis adulte mais dans ma tête je suis encore jeune parce que je profite de la vie, je profite de ces moments et je ne veux pas que ça se termine. (Bilal, 25 ans)

A 16 à 18 ans, c'est l'adolescence. On ne sait pas quelle filière on veut faire, quelle voie on veut prendre, on est un peu désemparé comme j'étais avant. Mais après un certain moment quand tu arrives à 20 ans, 21, 22 ans jusqu'à la trentaine, là tu dois te dire «là, je dois être stable, je dois être moi-même et je dois faire les choses bien.» (Mohamed, 22 ans)

Pour moi devenir adulte, c'est la jungle qui ouvre ses portes, et tu es là à te faire dévorer ou à dévorer d'autres. (Teddy Bear, 24 ans)

Etre adulte, c'est avant tout avoir un but dans sa vie, avoir un sens, parce que si on reste sans but, sans rien, ben au final, on ne fait rien. (Kevin, 24 ans)

Tous égaux, tous différents: entre diversité et adversité

Qu'est ce qui rassemble et qu'est ce qui différencie les jeunes interrogés, pris presque au hasard des rencontres et des contacts?

On l'a vu l'échantillon des jeunes interviewés est particulièrement contrasté, à la fois du point de vue de l'âge – entre 12 et 26 ans -, du sexe, de la trajectoire scolaire, de la profession des parents, de leurs trajectoires migratoires, de leurs références culturelles et religieuses.

Une jeunesse XXL

Ce qu'ils ont en commun, outre leur attachement au territoire de la commune d'Ixelles, c'est de se définir et d'être définis comme «des jeunes», entre adolescence et entrée dans un devenir adulte – plusieurs à 24 ou 25 ans, se définissant à la fois comme «jeunes» et comme «adultes» - et de se percevoir comme étant «en devenir», avec un avenir qu'ils perçoivent comme encore ouvert à de multiples possibles, avec des projets précis pour certains, des incertitudes pour tous et parfois des craintes.

Conséquence de la prolongation de la scolarité et des difficultés d'entrée sur le marché de l'emploi, la jeunesse semble s'allonger sans terme précis. Si elle est en partie subie, cette prolongation de la jeunesse s'étirant jusqu'à constituer une jeunesse XXL est aussi choisie. Elle est, comme le disent plusieurs jeunes, une occasion d'en profiter encore, mais aussi d'expérimenter, de diversifier ses expériences, de découvrir d'autres horizons, avant «de payer ses factures», d'entrer dans une routine et des responsabilités associées au statut d'adulte.

Pas d'assignation à résidence, mais des inégalités de ressources

Il serait réducteur d'expliquer les trajectoires scolaires, et les pratiques culturelles des jeunes par leur position socio-économique de départ, telle qu'indiquée par la profession de leurs parents. Sans doute davantage en contexte urbain, les trajectoires sont ressenties comme plus flottantes et indéterminées, dissonantes parfois.

D'ailleurs, tous les jeunes interrogés refusent fermement toute «assignation à résidence». Beaucoup n'ont pas compris la question qui leur demandait si leurs amis étaient «du même milieu social qu'eux», ou bien s'en sont offusqués, la trouvant «stupide». Toute forme de classement est ressentie comme une violence faite à la singularité de chacun.

Pourtant, à observer plus froidement les expériences des uns et des autres, et en les mettant en relation avec des enquêtes statistiques à propos des jeunes à Bruxelles, on perçoit que la revendication d'égalité n'empêche pas la persistance de différences et

d'inégalités, tant dans les trajectoires scolaires que par rapport à l'insertion socio-professionnelle et aux manières de s'approprier l'espace public, ses ressources et ses contraintes.

Sur le plan scolaire, les élèves et les étudiants ont une pleine conscience de la hiérarchie des classements scolaires. Dans leurs propos, on perçoit que la hiérarchie des établissements («les bonnes écoles») et des filières recouvre des formes de ségrégation sociale et ethnique, au fil de réorientations parfois plus subies que choisies. Pour une partie des jeunes, l'expérience scolaire est perçue comme une forme de mépris et de mise en échec. En contrepoint, l'engagement d'enseignants («le bon prof»), d'établissements scolaires et de services de jeunesse qui proposent un soutien personnalisé sont fortement valorisés, non seulement pour l'aide concrète qu'ils apportent, mais surtout pour la reconnaissance et la confiance dans les capacités de chacun qu'ils démontrent.

Face au marché de l'emploi, si même les diplômés de l'enseignement supérieur ne sont pas à l'abri des difficultés d'insertion, l'inquiétude et la solitude sont renforcées pour ceux qui ne disposent pas des «réseaux» et du capital social dont les jeunes interviewés perçoivent qu'il est souvent déterminant, d'autant plus que tous aspirent à ne pas se satisfaire d'un «job alimentaire au Quick de la Porte de Namur», mais qu'ils espèrent du travail qu'ils leur permettent un épanouissement.

Dans l'espace public, les jeunes d'Ixelles partagent le sentiment de vivre dans une commune privilégiée du point de vue de la diversité de l'offre de services culturels et commerciaux, du sentiment de sécurité, de la mobilité aisée – même si plusieurs regrettent qu'elle soit envahie par l'automobile- et de sa diversité culturelle. Cela ne signifie pas que tous en bénéficient et l'utilisent de la même manière. En fonction de l'âge évidemment, mais également des micro-géographies et sociologies sociales et culturelles qui incitent les uns à investir et privilégier certains espaces urbains, sportifs et culturels, là où d'autres n'en auront qu'une connaissance et un usage plus limités. Là également, le rôle des «passeurs de frontières» que sont les associations et services jeunesse est souvent déterminant, même si eux-mêmes sont méconnus et «sous-utilisés» par une partie des jeunes.

MulticulturalIelles

Si les catégorisations en termes de «classe sociale» ne font pas sens et sont récusées par les jeunes, l'ethnicité, les références culturelles et religieuses interviennent d'avantage comme «marqueurs» identitaires. Tout en revendiquant l'ouverture, en valorisant le caractère multiculturel de leur école ou de leur commune et l'éclectisme de leurs relations, plusieurs jeunes témoignent de la valeur, parfois positive, parfois négative, prise et donnée par les appartenances ethniques, culturelles et religieuses. Dans leurs témoignages, plusieurs jeunes se présentent à partir de leurs origines et leurs convictions. Comme le fait observer le sociologue Albert Bastenier¹, ces références ne doivent pas être considérées comme des «résidus de la tradition» ou l'expression d'un «manque d'intégration» liés à des trajectoires migratoires: il s'agit d'une construction sociale contemporaine à travers laquelle chacun individuellement et chaque groupe revendique la reconnaissance de sa spécificité. Il ne s'agit pas de survivance de sociétés traditionnelles, mais bien du fruit d'une société hypermoderne dont Ixelles est un des laboratoires. Le caractère multiculturel de la commune, dans un contexte qui n'est pas celui de la ghettoisation et de la stigmatisation vécues dans d'autres communes et quartiers de Bruxelles, est perçu par les jeunes comme un atout et une richesse. C'est pour cela que les jeunes qui ont témoigné sont également fort sensibles aux phénomènes de stigmatisation dans l'espace public, notamment à travers l'action de la police.

Filles et garçons

Entre filles et garçons, les jeunes témoignent du dépassement des modèles traditionnels qui assignent aux hommes l'espace professionnel et public et aux femmes celui du foyer et de la maternité. Tous, quel que soit leur sexe, se projettent professionnellement et dans une vie active, même si le choix des professions reste parfois connoté au masculin (policier) ou au féminin (infirmière, puéricultrice). Interrogés sur comment ils se voient dans 10 ans, les garçons sont aussi nombreux à se projeter dans leur paternité que les filles dans leur maternité future.

C'est sur le plan scolaire que des différences sont perceptibles, mais au détriment des garçons qui évoquent plus régulièrement des difficultés sur le plan de la discipline ou de quasi décrochage ; tandis que les filles, même en difficulté avec l'école, expriment davantage des attitudes conformes aux attentes de l'école.

Dans un espace public qui donne un sentiment de sécurité, les filles ne se mettent pas en retrait, tirant également parti des possibilités de mobilité urbaine, même si les usages récréatifs de la ville diffèrent. A l'adolescence, c'est le plus souvent «entre filles» ou «avec ses potes» que l'on sort. Lorsqu'il est question de «jeunes qui traînent» ou qui jouent dans l'espace public, c'est implicitement aux garçons auxquels il est fait référence.

Se trouver et trouver sa place dans... ou en dehors du système

Même lorsqu'ils sont critiques à l'égard de la société et plutôt pessimistes quant aux évolutions sociales et économiques, ils sont soucieux, parfois anxieux d'y trouver leur place. Pas sur le modèle de se «caser», et encore moins de « se planquer», mais bien de s'y réaliser, en étant reconnu et en étant soi-même. «Je voudrais être moi-même dans la société, mais je m'aperçois que ce n'est pas évident du tout».

A cet égard, le monde adulte est souvent décrit comme celui de la routine («métro-boulot-dodo»), des responsabilités, des contraintes et du risque de renoncement à ses rêves. C'est peut-être pour cela qu'ils sont nombreux à exprimer la tentation de s'«éva-der», de «se casser», «de faire le tour du monde», de «voyager ou même d'aller vivre à l'étranger».

Même si les jeunes interrogés sont pour la plupart en relation avec les associations de jeunesse, et que certains ont participé à des projets collectifs ou à des initiatives comme le conseil communal des jeunes, ils n'attendent pas grand-chose du «politique» qui reste tenu à distance ; tout comme les institutions.

C'est avant tout sur eux-mêmes qu'ils comptent pour construire leur vie à partir de la vie qui leur est faite.

